N° 5. 10 FÉVRIER 1920.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Les dons du Saint-Esprit [1]

§ II. — LES DONS SONT DANS NOTRE AME COMME DES SOUPLESSES PERMANENTES QUI APPELLENT, ACCUEILLENT AISÉMENT ET SUIVENT AVEC FACILITÉ LES INSTINCTS DU SAINT-ESPRIT.

Il a été prouvé que des instincts divins nous sont nécessaires pour vivre toujours et jusqu'à la perfection en vrais enfants de Dieu.

A la rigueur, ces impulsions, garanties par la présence en nous de l'Esprit-Saint, pourraient suffire. Munis de notre organisme surnaturel ordinaire et comptant sur les secours transitoires de notre Hôte divin, nous sommes armés pour arriver à la vie éternelle. Aussi plusieurs théologiens de tous les temps, ceux que l'on groupe sous l'étiquette de nominalistes et qui se ressemblent par une commune horreur de ce qu'ils appellent « des entités nouvelles », plusieurs théologiens, dis-je, se refusent à admettre rien de plus. Pour saint Thomas, au contraire, il faut que l'âme juste soit douée d'habitudes qui lui permettent de recevoir et de suivre avec une facilité et une promptitude en quelque sorte toute naturelles ces instincts de l'Esprit-Saint. (I^{a} II^{ae}, q. 68, a. 3.)

(1) Cf. le n° du 10 janvier 1920.

Pourtant, sans être nominaliste, ne pourrait-on pas s'étonner à bon droit de l'existence de ces habitudes ? L'habitude, pour qui la conçoit bien, n'est pas sans doute quelque entité de surcroît semblable à un instrument qui se trouverait adapté tant bien que mal à une faculté pour la prolonger et faciliter son action. C'est la faculté, selon tout elle-même, qui se trouve prise, excitée et spécialisée par un renforcement de son énergie vitale ; c'est, pour mieux dire, une disposition permanente d'une puissance rendant plus facile et plus prompte son éclosion en actes et en telle sorte d'actes. Mais, s'il en est ainsi, ne semble-t-il pas que l'habitude ne puisse être qu'un principe intérieur d'activité psychologique ? Et alors comment saint Thomas ose-t-il maintenant en faire une simple capacité de réception ?

Prenons garde, et ne croyons pas qu'il n'y a d'activité que dans l'efficience et le mouvement d'initiative personnelle. Il en faut aussi pour se mettre en arrêt, prêt à accueillir et prêt à suivre une excitation du dehors. Ainsi, n'est-il pas foncièrement actif, le disciple qui se tient tout yeux et tout oreilles pour voir et écouter, et dont l'intelligence se recueille tout attentive pour recevoir et s'assimiler l'enseignement de son maître ? Et pareillement le religieux qui vit sans cesse en état de disponibilité vis-à-vis des ordres de ses supérieurs ? Docilité et obéissance sont précisément des vertus humaines, partant des habitudes. Rien donc ne s'oppose à ce qu'il y ait des habitudes, des dispositions d'âme permanentes pour nous permettre d'appeler, de recevoir et de suivre l'instinct du Saint-Esprit.

Mais est-ce nécessaire? Oui, suffisamment du moins pour que l'on ait le droit d'affirmer l'existence de ces habitudes. C'est nécessaire, non absolument et de telle sorte que sans ces habitudes le salut serait impossible ; mais moralement, en ce sens que l'âme juste privée de ces habitudes serait moins bien douée dans l'ordre surnaturel que dans l'ordre naturel. L'organisme surnaturel n'étant par ailleurs qu'une transposition en un mode plus élevé de

la psychologie naturelle, il faut, ou du moins il est de haute convenance, que dans ce cas comme dans les autres, il en épouse de haut toutes les formes. Tout s'harmonise dans l'œuvre divine et nous pouvons à bon droit conclure, de ce que nous connaissons, à l'existence de choses analogues qui restent par elles-mêmes enveloppées de mystère.

Or à considérer l'homme dans sa perfection naturelle, nous le voyons muni d'habitudes qui disposent ses inclinations effectives, qui les organisent et les soumettent à l'empire de la raison, dont elles sont, par constitution de nature, les servantes. C'est la vertu de justice dans la volonté, la vertu de tempérance dans les passions de convoitise, la vertu de force dans les passions de combat.

Concluons-en que Dieu a dû doter notre âme sanctifiée d'habitudes surnaturelles analogues à ces vertus.

Aussi bien, pas plus dans cet état supérieur de l'âme humaine que dans l'autre condition, il ne s'agit seulement de recevoir passivement une impulsion extérieure. Notre âme n'est pas en regard de l'Esprit un pur instrument, un être dont c'est toute la fonction de se laisser pousser et point du tout de se mouvoir vitalement. Ce ne serait plus l'âme humaine. Dieu ne peut la réduire à cet état contre nature.

Donc, même sous l'empire du Saint-Esprit, l'homme demeure un être libre ; s'il est mû par l'Esprit-Saint, il ne laisse pas que d'agir lui-même néanmoins. Aussi, pour la parfaite sauvegarde de sa liberté, a-t-il besoin de ces habitudes dont nous parlons. Grâce à ces dispositions permanentes de souplesse, *l'homme accueillera comme naturellement la motion divine.*

Il y a plus. Car le tout n'est pas de recevoir, mais encore d'*appeler au préalable et de suivre après coup.* Ce sont, à vrai dire, trois aspects de la même fonction. Et « recevoir vitalement » comprend tout cela pour qui sait réfléchir. Telle, la réception de la nourriture qui chez le vivant se trouve naturellement précédée d'appétit et suivie d'assimi-

lation. Mais en examinant tour à tour ces aspects divers, nous verrons que s'il est doué d'habitudes, le juste possédera en lui comme un instinct latent qui, aux heures de détresse ou dans son désir de grandir, lui fera pousser vers Dieu le cri : *Abba ! Père !* et le placera dans une attitude obédientielle sous le souffle sanctificateur. S'il est doué d'habitudes, le juste se soumettra avec une telle facilité, une telle aisance, une telle promptitude à l'action divine qu'il ne semblera pas obéir à un être étranger, mais suivre sa propre inclination naturelle.

Et cela confirme la conclusion de saint Thomas.

Il reste une difficulté cependant. On pourrait dire : J'admets avec saint Thomas qu'il existe dans l'âme juste des habitudes surnaturelles infuses correspondant dans leur ligne aux habitudes des vertus humaines naturelles. A quoi bon cette nouvelle série d'habitudes infuses ? Les premières suffisent à tout. Elles canaliseront les suggestions extraordinaires de l'Esprit-Saint, comme elles reçoivent les injonctions ordinaires de la raison surnaturalisée.

Ainsi parle-t-on (1). C'était déjà une opinion du temps de saint Thomas. « Mais, répondait-il, il reste pour ces théologiens une grosse difficulté à résoudre : qu'ils nous montrent donc pourquoi certaines vertus prennent l'appellatif de dons, tandis que d'autres le refusent, et pourquoi en parcourant la liste des dons on en trouve qui n'ont pas rang de vertus, la crainte en particulier » (I^a II^{ae}, q. 68, a. 1).

Aussi faut-il maintenir la distinction réelle des habitudes. Encore une fois ne nous laissons pas arrêter par la peur des entités de surcroît : conception fausse, avons-nous dit, et donc crainte sans fondement. Pour quelqu'un qui a compris ce qu'est une habitude psychologique et vu la raison d'être des dons du Saint-Esprit, il s'agit uniquement de savoir si les vertus infuses sont capables d'en jouer le rôle.

(1) Pesch, *Praelect. dogmat.*, t. VIII, n° 114.

Non, assurément, car elles sont ordonnées à de tout autres fonctions, et une même disposition d'âme ne peut nous adapter à des actes formellement différents. En effet, il n'y a pas seulement distinction de moteur : ici, la raison surnaturalisée, là, l'Esprit-Saint lui-même; mais il s'ensuit une autre distinction plus importante, une grande différence dans la manière d'agir... Les aptitudes qui suffisent à un enfant pour suivre les modestes leçons d'un magister de village ne sont pas à la hauteur d'un enseignement philosophique d'un maître de Sorbonne. De même les vertus donnent à l'homme les perfections nécessaires pour suivre avec docilité le mouvement et la direction de la raison : il faut des perfections d'un autre genre pour disposer notre âme à recevoir facilement la motion de l'Esprit-Saint lui-même.

Sans doute dans le premier cas aussi l'Esprit fait sentir son action surnaturelle. Mais c'est en se pliant au mode d'agir de nos facultés humaines. Rien n'est changé dans le fonctionnement de notre organisme psychologique, bien qu'il soit ordonné vers un but supérieur et que l'onction divine nous donne d'y aspirer avec une vigueur nouvelle. Les vertus théologales sont réglées par le mode de comprendre étroit et limité qui est propre à l'homme. Les vertus morales consistent toujours à chercher le juste milieu par une réflexion rationnelle. Bref, tout le mouvement de l'âme s'accomplit suivant la manière humaine (1).

Or les initiatives de l'Esprit sont d'autre sorte. Ce sont des impulsions, des illuminations de sa façon à lui qui est transcendante à la nôtre (2).

Aussi bien, s'il en était autrement, elles ne justifieraient das leur raison d'être.

(1) « Modo humano... secundum regulam rationis », dit S. Thomas, III Sent., dist. 34, q. 1, a. 1; I^a II^ae, q. 68, a., 1 ad 3.

(2) « Ultra humanum modum... ex altera regula quam sit regula humanae virtutis, quae est ipsa Divinitas ab homine participata suo modo, ut jam non humanitus, sed quasi Deus factus participatione, operetur. » III Sent., dist. 34, q. 1, a. 3.

Mais voici la conséquence. Ce qui est disposition adaptée au mode d'agir humain, ne l'est pas à ce mode tout différent, quasi-divin. Il faut donc des habitudes nouvelles. Outre les habitudes des vertus infuses, sont requises les habitudes des dons du Saint-Esprit.

« Création originale, à coup sûr, et unique ! écrit le P. Gardeil (1), mais n'est-il pas aussi unique le cas d'un être moral qui se trouve aux prises avec un but qui le dépasse absolument, sous l'action de l'influence directrice divine elle-même qu'il est impuissant à capter dans ses énergies ? Ne faut-il pas de ce chef, à côté des vertus toujours actives, des dispositions réceptives pour toutes ces influences divines que l'activité humaine ne saurait canaliser, ne faut-il pas des disponibilités permanentes vis-à-vis de tout ce que Dieu voudra opérer en lui ? »

Les anciens théologiens mystiques se sont plu à comparer l'âme du juste ainsi munie des sept vertus et des sept dons au navire antique parfaitement équipé, frété de rames et gréé de voiles. Disons cela dans leur style savoureux : « Il est écrit dans Marc (VI, 48) : *Le Seigneur vit que les disciples avaient beaucoup de peine à ramer*. En effet, on n'avance qu'à grand'peine dans la voie de Dieu, lorsqu'on ne marche que par ses propres efforts et par son industrie, au moyen des vertus ordinaires. Mais si l'Esprit nous remplit l'âme intérieurement, et nous mène suivant ses règles, alors nous courons sans peine, parce que notre cœur est dilaté, comme les voiles sous le souffle du vent. C'est pourquoi il est dit dans le psaume 118 : *J'ai couru dans la voie de tes commandements lorsque tu as dilaté mon cœur* (2). »

« Les dons du Saint-Esprit, écrit le P. Schwalm, ce mot est bien choisi pour marquer ce que cette promptitude à recevoir les souffles d'en-haut ajoute à la vertu. *Vertu* signifie verdeur, virilité, vigueur, initiative et puissance du bien du côté de l'homme; *don* signifie largesse béné-

(1) *Les Dons du Saint-Esprit dans les Saints dominicains*, p. 52.
(2) Jean de Saint-Thomas, in I, II, disp. XVIII, a. 2, n° 13 et 14.

vole, initiative d'un bienfaiteur, correspondance à ses desseins chez le bénéficiaire. Les vertus sont le domaine propre de l'ascétisme qui en est l'exercice, comme le dit son nom ; les dons sont un domaine plus mystérieux, puisque l'initiative divine s'y superpose aux ressources actives de la nature et de la grâce : les dons sont les facultés propres de la vie mystique (1). »

De ces considérations générales que faut-il tirer pour le cas qui nous occupe? Parmi tous les dons du Saint-Esprit, quels sont ceux qui collaborent à la contemplation et comment le font-ils ? C'est la question qu'il nous faut maintenant résoudre.

Fr. D. Joret, O. P.

(1) Préface de *La vie avec Dieu* par le P. Faucillon, p. xxvii.

Du désir de la perfection [1]

Se contenter de peu, dans l'ordre surnaturel, se contenter *du commun* et de *l'ordinaire*, est un grave danger qui nous expose à mener une vie toute routinière, terre à terre, pleine de heurts et même de chutes. C'est compromettre les fruits abondants de la Rédemption que de renoncer à l'intimité divine et à la sainteté à laquelle nous sommes appelés. C'est même faire courir un risque à notre salut éternel.

Car, sans aucun doute, c'est courir un risque de se contenter si facilement du conseil donné par certains : Avec la lumière ordinaire de la foi et la simple pratique du Décalogue, disent-ils, marchez donc tranquillement, sans penser à rien de plus et sans vous créer d'autres difficultés ; les grands efforts sont superflus, fuyez les singularités et contentez-vous d'aspirations modestes : suivez le chemin fréquenté et sûr, facile et bien battu.

(1) En 1916 est paru à Salamanque un ouvrage traitant avec originalité et profondeur quelques très importantes questions de mystique : *Cuestiones misticas, o sea las alturas de la contemplacion accessibles a todos : Questions mystiques, ou les sommets de la contemplation accessibles à tous.* L'auteur est notre éminent collaborateur, le P. J. Arintero, O. P., déjà bien connu par son traité général de la vie spirituelle : *Evolucion mistica*, paru en 1908. Prochainement paraîtra une traduction française des *Cuestiones misticas*. Nous croyons intéresser nos lecteurs, et leur être utiles, en détachant pour eux quelques pages du chapitre préliminaire.

Malheureusement, cette voie fascinatrice et fatale, si « facile » et si « large » qu'elle dispense de tout effort, peut bien être le « chemin battu » : elle n'est pas la voie des saints, mais des âmes molles et lâches qui fuient, non seulement les « singularités » répréhensibles, mais aussi la croix du Christ, seul *chemin sûr*, bien que peu suivi.

Nous ne pouvons comprendre qu'il y ait des maîtres de spiritualité, des prédicateurs assez téméraires et insensés pour proposer et inculquer de telles maximes comme étant celles du Sauveur. On les entend dire : il est nécessaire d'être toujours modeste, méthodique et simple, d'éviter les chemins scabreux et suspects comme le sont toutes les voies élevées, extraordinaires et surnaturelles. Allons par le chemin uni, humble, *ordinaire et naturel*, le grand chemin, celui qui est sûr et qu'il faut toujours suivre.

Conseil excellent, si l'on veut n'aller que là où vont les gens à vie facile !

Ceux qui pensent et parlent de la sorte, ne voient pas que cette humilité et apparente modestie ne sont que négligence et paresse ; l'extérieur normal et la vie méthodique dont ils se glorifient, ne sont que routine et résistance à la grâce. Cette lumière ordinaire dont ils se contentent, si elle n'est accrue par la lumière des dons du Saint-Esprit ou par la *lumière de vie* propre aux fidèles et généreux imitateurs du Christ, peut être tellement obscurcie par l'amour-propre ou les intérêts terrestres que l'on ne sait plus la distinguer ; elle peut être tellement affaiblie, et même éteinte par le péché qu'elle est insuffisante à découvrir les pièges et embûches tendus pour nos ennemis (1). Se contenter si facilement des préceptes est la manière d'agir d'un esclave, non celle d'un fils. Cela revient à mépriser les conseils paternels dont la pratique nous est nécessaire, — à chacun selon notre état — pour atteindre la perfection obligatoire, avec la fidèle pratique des vertus, et pour observer

(1) « Prends garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres. » Luc, XI, 35. — Cf. Jac., II, 26 ; S. Thom. I^a II^ae, q. 68, a. 2.

les préceptes eux-mêmes (1). On s'expose à un purgatoire terrible et prolongé. Enfin, cette « grande route », ce « chemin facile, large et bien battu », par cela même qu'il ne monte pas et qu'il n'est pas semé de croix, n'est pas le chemin de Dieu ni des vrais serviteurs de Dieu. Ce n'est pas par là qu'on fait l'ascension du sommet solitaire et escarpé de la perfection chrétienne. Mais on court à la perdition : le Sauveur lui-même nous en avertit.

Notre-Seigneur ne se contente d'ailleurs pas de cet avertissement : il nous recommande avec une vive et chaleureuse insistance de toujours marcher dans le sentier étroit de la justice et de la sainteté qui seul fait passer par la porte du recueillement, de la vigilance fidèle sur les sens, de l'abnégation et du complet dépouillement de nous-même. Sentier étroit, peu fréquenté, hélas ! mais le seul qui mène sûrement et tout droit au ciel, l'unique voie que les vrais saints ont suivie : malgré toutes les difficultés, obstacles, travaux, angoisses, privations et tribulations, cette voie peut nous conduire tous, sans aucun danger, jusqu'aux plus hautes cimes de la perfection, où peu à peu tout s'élargit, et devient facile et où est promis à nos âmes le divin repos.

Ces *sentiers de la droiture*, cette *voie de la sagesse* (Prov. IV, 11), Dieu lui-même s'offre à nous les enseigner, si nous prenons véritablement la résolution de gravir « ce sommet de la montagne sainte qui nous a été préparé » (Is. II, 2). De cette manière, « nous serons admis dans sa maison et nous pénétrerons dans son tabernacle admirable » (Ps. XLI, 5). A l'imitation du Psalmiste, nous devons demander avec instance cette faveur, sûrs d'en être l'objet, et de posséder d'infinis trésors, si nous sommes à la fois humbles, craintifs et confiants.

La voie de la perfection est à la portée de tout chrétien fidèle qui, libre des impuretés et des servitudes mondaines,

(1) Voir *Dialogue de Ste Catherine de Sienne*, 47 ; et *S. François de Sales*, Traité de l'Amour de Dieu, liv. 8, ch. 8.

désire cette perfection et la demande avec ferveur pour aller droit au ciel avec la sainte liberté des enfants de Dieu. Oui, vraiment, la voie de la sainteté est à notre portée; nous pouvons et nous devons demander la perfection et la chercher. Nous pouvons et nous devons, avec le secours ordinaire de la grâce, porter tous nos efforts confiants à suivre ce chemin de la sainteté, *le chemin sûr*. La générosité du Père céleste nous y invite; il s'offre amoureusement à se manifester à nous dans Sion, si nous nous efforçons de dresser dans notre cœur l'échelle des saints désirs. Notre faiblesse, nos besoins réclament cette perfection pour que nous ne périssions pas loin de Celui en qui se trouve tout bien. Dieu n'aime pas que nous nous imposions des limites : nous devons viser au plus haut, au plus sublime possible, au sommet même de la perfection, de la sainteté et de la béatitude. Il n'y a pas là présomption, mais amour, confiance, générosité, fidèle correspondance aux bienfaits divins. Grâce à ces bienfaits, de nouvelles forces sont données, des encouragements excitent à toujours aller de l'avant sans jamais faiblir, comme faiblissent les pusillanimes et les découragés qui se parent d'une fausse humilité. « Ceux qui se confient en Jéhovah prennent de nouvelles forces; ils élèvent leur vol comme les aigles; ils courent et ne se fatiguent point, ils marchent et ne se lassent point. »(Is. XL, 31). Ils peuvent progresser, monter de vertu en vertu, voir Dieu sur le sommet de la montagne sainte.

Le vrai juste ne se contente pas d'un minimum, mais aspire à la plénitude du bien. Celui qui affirme qu'il y a une souhaitable médiocrité dans le service de Dieu, montre que ses pensées sont bien éloignées des notions de la vraie justice. « Le désir des justes, dit l'Esprit-Saint, c'est le bien tout entier » (Prov. XI, 23).

Les Maîtres de la vie spirituelle nous disent que nous devons mettre toute notre confiance en Dieu, que nous devons éviter comme le plus grand des périls la pusillani-

mité et le découragement : *Ne sois pas pusillanime dans ton âme* (Eccli. VII, 9).

« Une tentation très commune chez les serviteurs de Dieu, dit le P. Surin (*Amour de Dieu*, I, c. 10), est de mettre des limites à l'amour et d'avoir des idées étroites et terre à terre dans le service divin (on ne veut pas lutter contre cette tentation et il est très difficile d'y remédier)... Voilà pourquoi il y en a si peu qui font profession de servir Dieu et pourquoi il y a si peu de saints : on n'a pas des vues assez hautes. »

Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit le P. Osuma (*Ter. Abec.* tr. 8, c. 7), donne de grandes grâces à ceux qui agrandissent leurs âmes pour les recevoir (1). Et Dieu est de beaucoup plus glorifié quand il se trouve un homme « *au cœur élevé* », selon l'expression du Psalmiste. Le chevalier honore bien plus le roi ou la reine que l'écuyer ; de même celui qui aime les grandes choses est plus utile à lui-même et aux autres, plus aimé de Dieu que celui qui ne s'occupe que de vétilles et d'enfantillages. »

« Il sera très utile pour notre avancement spirituel, dit Rodriguez (liv. I, c. 8), de nous proposer pour objet les

(1) « Je crois que l'Epoux apparaît sous la figure d'un père de famille ou d'un roi plein de majesté à ceux qui ont le cœur noble et une grande liberté d'esprit et qui, ayant acquis, par la pureté de leur conscience, une grandeur de courage extraordinaire, ont coutume de faire des entreprises hardies, et ne sont point satisfaits si, par une louable curiosité, ils n'ont pénétré les choses les plus secrètes, compris les plus sublimes et atteint jusqu'à la vertu la plus parfaite. Car la grandeur de leur foi fait qu'ils sont trouvés dignes d'être remplis de la plénitude de tous les biens, et il n'y a rien de si rare dans les trésors de la sagesse, dont le Seigneur, Dieu des sciences, croie devoir exclure ces âmes héroïques, embrasées d'amour pour la vérité et exemptes de toute vanité... Ces âmes osent aspirer à de grandes choses et elles obtiennent ce qu'elles osent demander... Un grand époux se présente donc à ces grandes âmes, et il les traite magnifiquement en leur envoyant sa lumière et sa vérité, en les conduisant sur sa montagne sainte et dans ses tabernacles, en sorte que celui qui reçoit une telle faveur a sujet de dire : Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » *S. Bernard*, In Cant. serm. 32.

choses les plus hautes et qui sont d'une perfection plus exquise, suivant le conseil de l'Apôtre (I Cor. XII, 51) : *Portez vos désirs aux dons supérieurs, car je veux vous montrer la voie excellente entre toutes.* Ce moyen est d'une très grande importance, parce qu'il faut nécessairement que nos désirs se portent bien haut, si nous voulons que nos actions aillent du moins jusques au point de satisfaire à ce qui est indispensablement notre devoir.

Saint Jérôme commentant ces paroles du Psalmiste : *Heureux l'homme, Seigneur, qui met en Toi sa force : il ne pense qu'aux saintes montées* (Ps. LXXXIV, 6), le juste, dit-il, n'a que des élévations dans le cœur, et le pécheur n'a que des abaissements. Le juste porte incessamment les yeux aux choses qui sont les plus sublimes dans la vertu ; il n'aspire qu'à augmenter dans la perfection, et c'est ce qu'il a continuellement dans l'esprit, conformément à ces mots du Sage : *Les pensées de l'homme énergique vont à la richesse et à l'accroissement* (Prov. XII, 6). Mais le pécheur ne songe à rien moins : il se contente de vivre comme tout le monde ; il ne se propose tout au plus que de parvenir à un certain état de médiocrité ; et se relâchant ensuite, il baisse toujours insensiblement et n'approche jamais de son but.

Saint Augustin, parlant de ceux qui vont par la voie large et battue de la vie relâchée, dit que c'est eux que le Prophète appelle *animaux de la campagne*, parce qu'ils veulent toujours marcher dans un lieu spacieux et qu'ils rejettent toute règle et toute discipline. Aussi, dit Gerson, par cette seule façon de parler : « Il me suffit de vivre comme les autres, pourvu que je me sauve, c'est assez, je n'aspire pas à une plus grande perfection », on ne découvre que trop l'imperfection et le mauvais état de son intérieur, puisqu'on ne veut pas entrer par la porte étroite. Mais ces sortes de gens, ajoute-t-il, qui, par leur tiédeur et leur lâcheté croient que c'est assez d'être sauvé parmi ceux du dernier rang, doivent extrêmement appréhender d'être condamnés, comme les vierges folles qui s'endormirent

sans avoir soin de rien, ou comme le serviteur paresseux qui enterra le talent qu'il avait reçu et qui ne songea point à le faire profiter ; il fut jeté dans les ténèbres extérieures, et on ne lit point dans l'Evangile qu'il ait été condamné pour autre chose que pour avoir négligé de faire valoir le talent qu'il lui avait été confié par son maître (1).

Tel est le redoutable bilan de ceux qui se contentent de peu et qui prétendent se sauver seulement en menant « une vie comme tout le monde ».

J. Arintero, O. P.,
Professeur à Salamanque.

(1) Un jour, raconte la Bse Angèle de Foligno, j'étais en oraison et j'entendis ces paroles : « Ceux qui ont le Seigneur Dieu pour illuminateur voient leur voie particulière dans la lumière intérieure et spirituelle. Mais quelques uns d'entre eux ferment les oreilles de peur d'entendre, et les yeux de peur de voir. Ne voulant pas écouter la parole de Celui qui parle dans l'âme, quoiqu'ils sentent de ce côté-là la saveur divine, ils se détournent, malgré la voix intime, et *suivent le chemin commun*. Ceux-ci seront maudits par le Dieu tout-puissant. » (*Liv. des visions et révélat.*, trad. Hello, ch. 51.)

Les temps liturgiques

II. — Le Carême (1)

La période du Carême est une des plus riches, liturgiquement, de toute l'année : on peut même dire qu'elle est, sous certains rapports, la plus riche et la plus complète. Elle semble se caractériser par le fait qu'elle contient surtout des leçons de vie morale et de perfection. D'autres Offices, appartenant à d'autres époques, fixent plus directement la pensée des fidèles sur les aspects dogmatiques de la doctrine : ceux, par exemple, de la Résurrection, de la Trinité, de l'Assomption. Pendant le Carême, il y a bien d'admirables et importants enseignements destinés à nourrir la foi : ils s'imposent, du reste, comme la source d'où découlent les exhortations pressantes exprimées, durant tout ce temps, dans les diverses formes du culte, et comme leur raison justificative. Au cours de cette sainte période, l'Église ne perd donc jamais de vue et ne cesse de rappeler à ses enfants le dogme primordial de la Rédemption et ceux qui s'y rattachent nécessairement : le péché originel, la tentation, l'épreuve, les sacrements, etc... Mais la réalité de ce mystère impliquant pour nous des conséquences d'ordre moral immédiates, universelles et impérieuses, il fallait que celles-ci, dans la trame des textes et des cérémonies, eussent un relief plus accentué et apparussent sous de plus vives couleurs.

Nous ne pouvons, dans cette brève étude, les examiner en détail. Il faut nous contenter d'exposer les idées générales qui ressortent de l'ensemble de la liturgie et qui forment la phy-

(1) Cf. *Vie spirituelle* de novembre, p. 108.

sionomie propre du Carême (1). Quoique restreinte, notre méditation sera très profitable à nos âmes : elle leur fournira comme la substance même de tous les biens spirituels que l'Église a voulu renfermer dans les offices de cette période. Une fois que nous aurons dégagé des principaux textes quelques-uns, au moins, des principes doctrinaux qui ont présidé à leur choix et à leur utilisation, il sera facile à chacun de les appliquer successivement aux multiples formes que revêtent les rites quotidiens et d'extraire de ceux-ci, au fur et à mesure, les fruits de grâce qu'ils contiennent.

Une note générale domine la liturgie du Carême. On la retrouve pour ainsi dire à chaque pas, et elle frappe vivement les esprits les moins attentifs aux choses religieuses : c'est la tristesse, manifestée notamment dans la couleur des ornements, la suppression des chants d'allégresse, les pratiques pénitentielles et même jusque dans la plupart des tonalités mélodiques du chant. L'Église veut qu'une tristesse salutaire et vivifiante règne, tout ce temps, dans nos âmes.

Elle est motivée d'abord par le souvenir des souffrances et de la mort du Sauveur. Devoir de nécessaire participation à tout ce que le divin Maître a fait et enduré pour nous ; ce devoir s'impose à nous en dehors de toute exhortation ou de tout précepte positif. Il ne faudrait jamais perdre de vue que tous les actes de la vie de Notre-Seigneur, surtout ses souffrances et sa mort, ont un rapport tellement immédiat avec notre vie personnelle, qu'en vérité ils deviennent nôtres. Ils n'ont été accomplis que par amour pour nous et pour notre salut. La dignité de notre conscience, la valeur de toute notre vie morale et l'orientation de notre destinée en dépendent absolument. Ils rentrent à ce titre, dans le cadre même de notre existence quotidienne. Ils nous intéressent infiment plus encore que les événements, si graves soient-ils, où nous jouons un rôle direct et qui nous touchent personnellement. C'est une erreur funeste et trop répandue, de les considérer comme

(1) Nous laisserons même de côté, cette fois (en réservant l'étude pour plus tard), ce qui se rapporte au mercredi des Cendres et à la Semaine Sainte. Ces deux parties, en effet, tout en gardant la physionomie générale du Carême, revêtent, au point de vue liturgique, une importance toute particulière et ont un caractère distinct très marqué.

s'ils s'exerçaient en dehors du rayon de notre activité propre et comme si nous avions le droit d'en rejeter l'influence bienfaisante. *Actiones sunt suppositorum*, disent les philosophes : sans doute, les personnalités, celle du Sauveur et la nôtre, sont différentes, et quant à la dignité, un abîme infini, celui qu'il y a entre Dieu et toute créature, les sépare. Mais en raison des liens qui nous unissent à Jésus et qui font de nous ses membres, ses actes nous appartiennent aussi bien, quoique sous une forme différente, et cependant d'une façon plus intime que ceux qui émanent de nos vouloirs individuels ou qui s'imposent à nous du dehors. Ce serait trop peu de dire que Jésus n'est pas un étranger pour chacun de nous. Jésus nous touche de plus près que nulle autre créature au monde. Il est pour nous plus qu'un père, qu'une mère, qu'un ami, qu'un compagnon, qu'un époux ; il est à la fois tout cela, et, en même temps, il est nous-mêmes, puisque dans l'ordre de la vie surnaturelle, — la seule qui compte, la seule vraie, — nous sommes une partie de lui-même. Nous ne pouvons nous étendre là-dessus, mais si l'on se rappelle la comparaison de la tête et des membres, tirée de saint Paul (I Cor., VI, 15), et celle du cep et des sarments de la vigne employées par le Maître lui-même (Joan., 15), on saisira mieux la portée de cette doctrine.

Or, nous souffrons des souffrances des êtres qui nous sont particulièrement chers. Nous nous faisons un devoir de nous associer à leurs peines et de les partager. Et quant à nos propres douleurs, chacun sait jusqu'à quel point elles affectent notre sensibilité. Mais, hélas ! lorsqu'il s'agit de Jésus, le récit de ses douleurs, trop souvent, nous laisse aussi froids, aussi indifférents que celui des malheurs de Didon ou de la mort de Socrate. Notre vie s'écoule sans contact intime avec la sienne. Comment expliquer une telle aberration? En raison des liens intimes, dont nous venons de parler, qui nous unissent au Sauveur, et indépendamment même de nos intérêts spirituels, qui y sont directement engagés, est-ce que ses souffrances et sa mort, endurées pour notre rachat et pour notre salut, ne devraient pas, si nous avions dans l'âme un peu de vraie charité, nous émouvoir infiniment plus encore que celles de nos amis et que nos épreuves personnelles? La véritable marque d'un amour sincère, c'est de partager, non pas les joies, mais les peines de ceux qui sont l'objet de notre tendresse. Tel est, du reste, le sens général de la liturgie : par un rappel constant des

mystères de Notre-Seigneur à nos facultés sensibles et, par celles-ci, à l'âme, elle nous facilite cette communion de nos pensées et de nos sentiments à toute sa vie de joies, de douleurs et de gloire, mais surtout à sa vie douloureuse. C'est à cette dernière que la liturgie du Carême nous associe particulièrement.

La tristesse de cette période doit être causée, en second lieu, par le souvenir de nos péchés, et manifestée par la pénitence qui en est le fruit naturel. Si nous ressentons vraiment l'amertume de l'offense faite à Dieu, nous devrons nécessairement l'expier par la pénitence : pénitence intérieure qui est la contrition, et pénitence extérieure qui consiste dans la mortification corporelle. L'Eglise nous impose l'une et l'autre pendant le Carême : *Jejunemus et ploremus ante Dominum, quia multum misericors est dimittere peccata* : « Jeûnons et pleurons devant le Seigneur : car sa miséricorde est disposée à nous pardonner nos péchés (1). » *Jeûnons*, voilà pour les pratiques extérieures de mortification. *Pleurons* : les larmes sont le signe le plus expressif de la douleur intérieure de l'âme. La liturgie de ce temps insiste spécialement sur la pénitence corporelle parce que c'est celle que, pour des prétextes divers, on serait le plus tenté d'omettre ou d'atténuer outre mesure.

Il ne faudrait pas croire cependant que la pénitence puisse être restreinte à certaines époques seulement de l'année, déterminées par les lois ecclésiastiques, et qu'une fois, par exemple, le Carême achevé, nous ayons quelque droit de nous affranchir de cette grave obligation. Avec des atténuations variables, selon les circonstances, elle s'impose à toute notre vie. Afin de nous mettre en garde, là-dessus, contre des illusions possibles, dès le premier Dimanche, l'Église nous montre l'idéal de la vie chrétienne, en soi et dans son ensemble, tel que saint Paul l'a défini : « ... une grande constance dans les tribulations, dans les nécessités, dans les détresses, sous les coups, dans les prisons, au travers des émeutes, les veilles, les jeûnes... parmi l'honneur et l'ignominie... regardés comme mourants, et voici que nous vivons,... comme attristés, et nous sommes toujours joyeux... ». Il ressort bien de cet enseignement formulé sans réserve par l'Apôtre, que la vraie vie chrétienne ne se comprendrait pas sans une sévère pratique de la pénitence.

(1) A moins d'indication contraire, les textes cités sont extraits des offices liturgiques où chacun pourra les retrouver facilement.

Mais il y a une chose que l'on oublie trop et dont la méconnaissance rebute beaucoup de fidèles de ce devoir ; l'Eglise cependant ne manque pas de nous la rappeler : c'est que notre pénitence doit être joyeuse et notre tristesse mêlée d'allégresse. Qu'on remarque bien le dernier mot de l'Épître de saint Paul : « regardés comme attristés, *nous sommes toujours joyeux.* » Les tristesses de ce monde sont nécessairement déprimantes. Rien d'humain, en définitive, ne peut en adoucir directement l'amertume. A côté des quelques joies, supposées même légitimes, qu'on recueille sur la terre, elles gardent entière leur nocivité naturelle. En dehors de Dieu, à proprement parler elles ne trouvent pas des consolations, mais seulement des distractions, qui ne procurent qu'un oubli momentané de la douleur. C'est qu'elles se réduisent à une doctrine de mort : par elles-mêmes elles sont négatives et destructives. Leur œuvre propre est une diminution progressive de l'être humain.

La tristesse chrétienne a bien le même nom, mais elle signifie une réalité très différente. Acceptée et pratiquée conformément aux enseignements de l'Évangile, elle est toujours transfigurée par la joie. *Beati ! Bienheureux* ceux qui pleurent ! Seul, le Christ pouvait formuler devant les hommes ce paradoxe apparent. Seul il pouvait montrer et donner le vrai bonheur dans la souffrance, parce que seul il apportait au monde une doctrine de vie, d'espérance et d'amour. Et en fait, on constate que plus une âme s'élève dans la sainteté, et plus elle ressent de joyeuse résignation dans les épreuves de toutes sortes. La pratique de la perfection dilate toujours le cœur au milieu des plus grandes tristesses. La joie, une joie toute divine, fait donc partie intégrante d'une vie vraiment fondée sur la Croix.

L'Église a soin de nous inculquer cette vérité primordiale, à l'époque même où elle nous rappelle le sévère devoir de la pénitence, qu'elle nous encourage ainsi à accomplir avec plus de générosité. Dès le premier jour, nous avons vu que saint Paul ne sépare point, dans l'âme du chrétien, le sentiment de la joie de celui de la tristesse. Au second Dimanche nous trouvons l'évangile de la Transfiguration qui nous fait entrevoir ici-bas, pour nous aider à supporter avec plus de vaillance nos douleurs et nos luttes, quelques rayons de la gloire divine et de la béatitude éternelle. Quelle douceur et quelle suavité dans l'offertoire et dans la communion du

3e Dimanche! « Les préceptes du Seigneur sont droits et répan-
« dent la joie dans les cœurs. Ses commandements sont plus
« doux que le miel. O Dieu! votre serviteur les garde avec
« fidélité. — Le passereau a trouvé sa retraite, la tourterelle le
« nid où déposer ses petits; vos autels sont ma demeure, Sei-
« gneur des armées, mon Roi et mon Dieu! Heureux ceux qui
« habitent dans votre maison! Ils vous loueront dans les siè-
« cles des siècles. » — Enfin, le 4e Dimanche est tout entier consacré à l'allégresse surnaturelle de l'âme chrétienne.

(*A suivre.*)

Fr. M.-Fr. Cazes, O. P.

Note sur la mortification

C'est en vertu du baptême d'abord que tout chrétien est strictement tenu à la mortification.

Si le baptême nous donne le principe de la vie surnaturelle, n'est-ce pas notre premier devoir de faire produire à ce principe toutes ses énergies ? La graine que le jardinier jette en terre, contient toute la vertu nécessaire pour que l'arbre croisse et arrive à porter fleurs et fruits ; il suffit, par des soins assidus, de favoriser sa croissance. Ainsi la grâce baptismale contient en germe toute notre vie surnaturelle telle qu'elle se développera ici-bas et dans l'éternité. Favoriser l'activité et l'expansion de cette grâce, c'est donc travailler efficacement à notre complète sanctification. Aussi l'Apôtre exhortait-il les premiers chrétiens à se renouveler dans le fréquent souvenir du baptême : « Rappelez-vous le jour où vous avez été illuminés ! » (Hebr., x, 32.)

Quelle est donc la première leçon du baptême ?

« Ignorez-vous, répond saint Paul, que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que nous l'avons été? Nous avons été ensevelis avec Lui par le baptême en sa mort, afin que comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions dans la nouveauté de vie. Si, en effet, nous avons été greffés sur Lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection : sachant que notre vieil homme a été crucifié avec Lui afin que le corps du péché fût détruit... Nous sommes morts avec le Christ » (Rom., vi, 3-8).

Ainsi donc, le baptême est la participation du chrétien d'abord à la mort, ensuite à la vie ressuscitée du Christ. C'est ce que nous dit le rit lui-même, surtout tel qu'on le pratiquait aux premiers siècles, dans la nuit pascale : le catéchumène descendait dans la fontaine où il demeurait « enseveli » pendant que le Pontife prononçait la formule sacrée ; il ressortait ensuite, « ressuscité » à une vie nouvelle. L'immersion était le symbole de la mort avec le Christ; le retour à la lumière, le symbole de la résurrection.

Mais il y a plus que le symbole, il y a la grâce produite : grâce de mort au vieil homme (1), grâce de vie nouvelle. C'est Jésus crucifié et ressuscité qui vient en nous, dans le mystère de sa mort et de sa résurrection, déposant un double germe de mort et de vie qu'il faudra cultiver et accroître.

Ce serait, semble-t-il, donner une définition excellente de la vie chrétienne que de la nommer : le développement progressif du double germe de mort et de vie déposé dans l'âme par le baptême.

Que s'ensuit-il? C'est que, pratiquement, le chrétien doit d'abord s'unir à la Passion de Jésus par les sentiments et les actes et travailler, selon le mot de saint Paul, à « Lui devenir conforme dans sa mort ». Il est vrai que nous avons communié au mystère de la mort de Jésus sur les fonts baptismaux. Mais cela ne suffit pas. Car de même que la vie de Jésus, dans ce sacrement, nous est donnée comme un germe dont il faut procurer la croissance, de même sa mort nous est communiquée comme un principe dont il faut tirer les applications diverses.

Les pratiques de la mortification sont les applications de ce principe.

Ce que le langage chrétien a coutume de nommer mortification, pénitence, et ce que les auteurs de spiritualité

(1) Le vieil homme est l'homme naturel, fils d'Adam, tel qu'il naît et vit avec ses mauvaises tendances, hors la grâce du Christ.

appellent l'ascèse, dérive donc de la grâce baptismale comme de sa source. *Mourir au péché, mourir au vieil homme*, prendre les moyens efficaces, toujours pénibles à la nature, de maintenir cette *mort*, est une obligation du baptême, et par là même essentielle. La mortification s'impose à tout chrétien, encore qu'elle admette une infinie variété dans ses manifestations extérieures. Saint Paul le rappelait sans cesse : « Ceux qui sont au Christ, ont crucifié leur chair avec ses passions et ses convoitises » (Gal., v, 24). « Portons toujours en nos corps la mortification de Jésus afin que la vie de Jésus soit manifestée en nous » (II Cor., iv, 10).

Ce dernier texte, d'ailleurs, indique clairement que la mortification n'est jamais un but, mais toujours un moyen. Ce n'est pas, en effet, pour lui-même que nous cultivons le principe de mort déposé en nous, mais pour en faire jaillir la vie. « Notre Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants » (Matth., xxii, 32). Nous voulons que le germe de vie semé au baptême croisse, s'élève et devienne un grand arbre ; nous voulons que la vie divine puisse envahir tout notre être et nous gouverner. Voilà pourquoi nous faisons mourir, non pas la nature elle-même, mais ce qui dans la nature s'oppose à la vie de notre âme. Nous ne travaillons à mourir à la vie des sens que pour ressusciter à la vie de l'esprit. Quand il élimine de son âme les éléments de mort spirituelle, le chrétien cherche à faire épanouir la vie divine en sa plénitude.

En définitive, la mortification procure donc la vie, selon l'énergique parole de l'Apôtre aux Romains, viii, 13 « Si vous vivez selon les instincts de la chair, vous mourrez. Mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les œuvres du corps, vous vivrez ».

M.-V. Bernadot.

La construction ascétique de saint Augustin

On trouve, dans les œuvres de saint Augustin, une construction ascétique clairement marquée et qui exprime nettement la pensée du Maître sur les étapes de la vie spirituelle.

Cette construction offre l'avantage inappréciable qu'elle est tirée du saint Évangile. Ce sont les béatitudes évangéliques du Sermon sur la montagne qui en tracent le plan, qui en dessinent la structure. Par suite il n'y a rien, en cette magnifique synthèse de l'ascétisme chrétien, qui sente l'esprit de l'homme, la systématisation préconçue, l'arrangement arbitraire. Saint Augustin ne fait que commenter les enseignements du Maître des maîtres : Celui-ci pouvait-il se taire sur les conditions à réaliser pour atteindre le sommet de la perfection évangélique ?

Ajoutons que ce n'est pas dans un passage isolé de son œuvre immense que saint Augustin formule son adaptation des béatitudes aux progrès de la vie spirituelle ; il donne sa pensée sur ce sujet, en termes concordants, en quatre endroits de ses œuvres. Tout d'abord son traité intitulé « *Du sermon sur la montagne* », composé tandis qu'il n'était que prêtre, incomparable chef-d'œuvre que l'Eglise met à contribution dans son office de la Toussaint, roule tout entier sur le commentaire des béatitudes au sens

indiqué. Non seulement saint Augustin montre dans les béatitudes les étapes successives vers la perfection, mais il fait rentrer le sermon lui-même, du commencement à la fin, dans le cadre qu'il vient de tracer ; les préceptes qui constituent sa trame sont à ses yeux le développement normal des béatitudes.

Le commentaire date de l'an 393. Six ans après, en 399, Augustin, étant évêque, composa son beau traité « *De la doctrine chrétienne* » en quatre livres. Au second livre (9-13), il revient sur les sept degrés de la vie chrétienne, dans lesquels, comme au sermon sur la montagne, il saisit l'opération des sept dons du Saint-Esprit.

Le sermon 347, parmi les sermons sur différents sujets, intitulé « *De la crainte de Dieu* », présente le même tableau comparatif des dons du Saint-Esprit et des béatitudes qui se développe sur une échelle ascendante.

Enfin, il y a, dans la correspondance de saint Augustin, un très précieux fragment d'une lettre à un certain Maxime, qui distingue également les progrès de l'âme d'après les dons et les béatitudes. Ce fragment (1) résume la pensée du saint Docteur avec une rare concision et vigueur.

On pourrait se demander si la conception du Saint a varié dans la suite de sa carrière doctrinale. Son traité « *De la perfection de la justice* », composé au cours de la controverse pélagienne, montre que le saint Docteur envisageait la perfection compatible avec la vie présente sous l'aspect d'une pureté d'âme conquise par une prière pleine de larmes, par une lutte incessante contre les vices, par la pratique des œuvres de miséricorde. Ce sont les étapes plus haut indiquées, que couronne une paix bien assise et très douce.

(1) Ce fragment se trouve, dans l'édition des Bénédictins, après le traité de la Trinité. Tout récemment, un auteur augustinien, le R. P. Barthet, en a tiré la division d'un ouvrage composé de textes de saint Augustin et intitulé : *De la vie chrétienne* (Rome, typ. polygl. Vaticanis).

Les béatitudes et les dons du Saint-Esprit

Suivons d'aussi près que possible la pensée de saint Augustin dans sa puissante analyse des béatitudes et dons du Saint-Esprit.

Il étudie les premières et se convainc qu'elles répondent aux progrès de l'âme (1).

Les *pauvres en esprit*, ce sont les humbles, craignant Dieu, qui n'ont pas l'esprit d'enflure. Les orgueilleux recherchent les royaumes de la terre : eux tournent leurs désirs vers celui des cieux.

Les *doux* sont ceux qui cèdent à la violence injurieuse, qui ne résistent pas au mal, qui vainquent le mal par le bien ; ou, mieux encore, qui ne résistent pas à la volonté divine, manifestée par le cours de la Providence, qui se rendent à la vérité, même quand elle blesse, à la vérité entrevue dans le miroir des Ecritures, mêlée de quelque obscurité et néanmoins certaine (2). Ceux-là jouissent avec stabilité et repos de l'héritage éternel qui leur fournit appui et aliment.

Les *pleurants* sont ceux qui, sevrés des biens de ce monde, sont blessés d'une certaine tristesse jusqu'à ce que se développe en eux l'amour des biens éternels (3) ; qui, dans leur élan vers ces biens, se trouvent impliqués et retenus dans le lacet des concupiscences temporelles. Ils

(1) Je m'appuie dans mon résumé principalement sur le commentaire du Sermon sur la montagne ; mais j'utilise également les traits épars dans les trois autres sources que j'ai indiquées.

(2) « Mitescere opus est pietate, neque contradicere divinae Scripturae, sive intellectae, si aliqua vitia nostra percutit, sive non intellectae, quasi nos melius sapere meliusque praecipere possimus ; sed cogitare potius et credere id esse melius et verius quod ibi scriptum est etiamsi lateat, quam id quod nos per nosmetipsos sapere possumus. » (*De doctr. christiana.*)

(3) « Donec fiat in illis amor aeternorum, nonnulla moestitia sauciantur. » (*De serm. in monte.*)

n'ont d'autre ressource que de gémir et de pleurer ; mais le Saint-Esprit les console efficacement.

Les *affamés et altérés de justice* sont qualifiés par le saint Docteur « amateurs du bien vrai et inébranlable ». Ils en arrivent à désirer la justice avec plus de véhémence que les hommes de perdition ne désirent les voluptés de la chair : sauf que, dans cet appétit spirituel, grâce à l'espérance des secours divins, leur ardeur est tranquille et leur flamme pleine de sécurité (1).

Les *miséricordieux* font miséricorde pour que Dieu leur fasse miséricorde ; ils viennent en aide aux misérables, pour que Dieu les retire de leurs misères persistantes.

Ceux-là ont *le cœur pur*, qui ne font pas le bien pour plaire aux hommes, qui portent dans toutes leurs actions une intention pure de plaire à Dieu, qui ne se laissent détourner du vrai par aucune considération temporelle.

Les *pacifiques*, ou enfants de Dieu, présentent cet ordre et équilibre parfait d'après lequel, tous les mouvements de l'âme étant soumis à la raison, celle-ci est soumise à Dieu. C'est, là, cette paix qui est promise aux hommes de bonne volonté.

La huitième béatitude ne paraît pas répondre à un degré spécial d'élévation vers Dieu. Le sceau de la divine ressemblance est consommé au septième degré. La cité, comme dit saint Augustin, est solidement construite et elle est fortifiée ; elle n'a rien à craindre des assauts les plus furieux, ils ne réussiront pas à l'entamer. La persécution ajoute un surcroît de béatitude.

*
* *

Ayant mis en relief les béatitudes, les ayant caractérisées

(1) « Amatores dicit veri et inconcussi boni. (*De serm. in monte.*) — Jam desidera te implere justitiam multo vehementius atque ferventius, quam a nequissimis hominibus voluptates carnis desiderari solent : nisi quod in spe adjutorii divini est in isto appetitu tranquillus ardor et flamma securior. » (*Epist. ad Max.*)

avec un burin puissant, le saint Docteur établit qu'elles sont produites en nous par l'opération des dons du Saint-Esprit.

Les béatitudes sont des états ou actes excellents d'une âme qui progresse dans la possession de la vérité et du bien surnaturel. Les dons sont des dispositions infuses, grâce auxquelles le Saint-Esprit prend la direction d'une âme dont il se constitue le moteur : soufflant dans cet organisme mystique qu'il fait vibrer, il procure dans l'âme docile l'éclosion des béatitudes multiformes qui sont les avant-courrières de la béatitude éternelle.

La crainte de Dieu, tant louée dans la Sainte Écriture, est le don fondamental du Saint-Esprit, celui sur lequel se basent tous les autres. « Il est le propre des humbles, dit saint Augustin ; il est le principe de l'humilité », déclare saint Thomas d'Aquin. (II^{a} II^{ae}, q. XIX, a. 9, ad 4). Il entraîne l'âme de la crainte servile à la crainte filiale. Il l'entretient dans la pensée des fins dernières. Il perce la chair avec des clous et la fixe avec ses mouvements d'orgueil à la croix du Seigneur (1). Il offre à Dieu le sacrifice d'un cœur contrit. Mais par le fait que l'âme commence à graviter dans l'orbe de la volonté de Dieu, elle se rassure, elle conçoit l'espérance ferme des biens futurs.

Le don de piété lui enlève sa dureté native, l'imprègne de douceur : or être doux, proclame saint Augustin dans une définition magnifique, c'est ne pas résister à la vérité, c'est par suite se laisser pénétrer par elle : pénétration qui est accompagnée de secrètes délices, qui fait goûter à l'âme une prélibation de l'héritage éternel. Elle est docile ; elle trouve bonnes les conduites de la Providence, elle révère les mystères de la sainte Écriture, elle n'entreprend pas de les expliquer par le sens humain (2).

(1) « Ante omnia opus est timore Dei converti ad cognoscendam ejus voluntatem, quid nobis appetendum fugiendumque praecipiat. Timor enim ille cogitationem de nostra mortalitate et de futura morte necesse est incutiat, et quasi clavatis carnibus omnes superbiae motus ligno crucis affigat. » (*De doct. chr.*)

(2) Nec superimponas sensum tuum sensibus divinorum librorum, sed potius cedas... » (*Epist. ad Max.*)

Le don de science amène les larmes. Il fait voir à l'âme, dans une lumière pénétrante, sa corruption foncière, sa tendance au mal, son impuissance au bien et en même temps la grandeur de ses obligations vis-à-vis de Dieu. Dès lors elle pleure, non pas tant, dit saint Augustin, sur les péchés qu'elle a commis que sur l'état de péché qui la tient si loin de Dieu, captive sous une loi de mort (1). Ces larmes attirent la consolation divine : la grâce se fait sentir, apportant l'assurance d'une délivrance certaine.

Le don de force vient efficacement en aide à ceux qui ont faim et soif de la justice. Ils sont en travail et en lutte pour échapper aux délectations mortifères des choses périssables afin de s'élever à l'amour de la beauté éternelle (2). C'est alors qu'il faut crucifier le monde à soi et soi-même au monde. Cette lutte ne va pas sans un rassasiement intime qui est une béatitude.

Le don de conseil intervient pour fournir un supplément à notre justice qui, quoi que l'on fasse, reste toujours défectueuse ; et ce supplément est de faire miséricorde (3). « Aide ton prochain débile en ce que tu peux, dit saint Augustin, et tu mériteras d'être aidé par le Tout-Puissant en ce que tu ne peux pas. » La miséricorde achève son œuvre quand elle nous fait aimer nos ennemis.

Le don d'intelligence est déjà une récompense : il suppose une pureté de cœur acquise par l'exercice de la cha-

(1) « Cognoverunt in Scripturis quibus malis vincti teneantur, quae tanquam bona et utilia ignorantes appetiverunt. » (*De serm. in monte.*)

(2) « Hoc enim affectu ab omni mortifera jucunditate rerum transeuntium sese extrahit, et inde se avertens convertit ad delectationem aeternorum, incommutabilem unitatem eamdemque Trinitatem. » (*De doct. chr.*)

(3) « In quinto gradu, hoc est in consilio misericordiae, purgat animam tumultuantem quodammodo atque obstrepantem sibi de appetitu inferiorum conceptis sordibus ; hic vero se in dilectione proximi exercet gnaviter in eoque perficitur ; et spe jam plenus atque integer viribus, cum pervenerit usque ad inimici dilectionem, ascendit in sextum gradum. » (*De doct. christ.*)

rité qui a détruit l'égoïsme ; et cette pureté, il la rend plus éclatante. L'obstacle a comme disparu, l'œil de l'âme jaillit en lumière (1). Et que saisit-elle ? Un aperçu de la Trinité transcendante, suivant un mode ineffable. Mais il faut mourir à soi-même pour en arriver là.

De l'intelligence l'âme monte au don de sagesse. Sous son influence emportant un maximum de lumière et d'ardeur, se consomme la rénovation de l'homme intérieur, la ressemblance des enfants de Dieu avec leur Père céleste. Si ce n'est pas encore la pleine transformation de l'âme par l'égalité avec les anges, c'est comme un sentir divin qui se répand dans l'âme, qui la fait juger de toutes choses comme Dieu en juge, qui ne lui permet de goûter que Dieu en toutes ses créatures.

*
* *

Cet exposé magnifique, formulé dans la langue augustinienne si chaude, semble réclamer quelque explication.

On pourrait croire que l'opération des dons dans l'âme chrétienne est successive plutôt que simultanée. La difficulté peut se résoudre comme il suit : L'opération des dons a pour effet de disposer l'âme au plein épanouissement de la charité. Il la vide de tout ce qui en elle, par suite des restes du péché, fait obstacle à cet épanouissement. Or cette élimination de tendances mauvaises ou incompatibles avec la charité pure ne se fait pas sans un travail de purification à phases successives.

La crainte abat l'orgueil humain ; la piété triomphe d'une certaine dureté de cœur ; la science éteint dans les larmes le feu des passions ; la force excite puissamment l'activité de l'âme pour les œuvres de justice, secoue par

(1) « Tenetur enim aliquid adversum nos quod relaxandum est, ut acies nostra erumpat in lucem. (*Epist. ad. Max.*)... Dicere audeamus nos aliquantum mente contingere summae atque ineffabilis Trinitatis unitatem. » (*Ibid.*)

suite la paresse et la négligence ; le conseil porte cette activité du côté des œuvres de miséricorde, il poursuit et fait disparaître l'égoïsme ; l'intelligence combat le secret amour-propre qui fait rechercher la louange humaine dans les actions louables ; la sagesse empêche que l'âme se laisse prendre au sens humain des choses, elle fait embrasser et goûter en tout le sens divin.

C'est là le côté purifiant des dons ; on voit que leur action s'échelonne logiquement pour la répression des tendances mauvaises.

Mais il y a en eux une action perfectionnante.

Les dons nous mettent en rapport avec Dieu comme dépassant toutes les conceptions que nous pouvons avoir de Lui dans la vie présente(1). Ainsi la crainte produit en nous une impression de la majesté de Dieu, que les plus beaux raisonnements et même les plus concordants avec la foi ne sauraient nous procurer. La piété nous fait concevoir pour Dieu un sentiment tout filial que les plus touchantes considérations et les mieux fondées ne feraient pas naître dans nos cœurs. La science répand dans nos esprits une lumière si pénétrante que jamais sans elle nous ne nous connaîtrions aussi à fond dans notre nature si corrompue et si impuissante. La force excite en nous cette faim et cette soif de la justice qui vient de Dieu, en comparaison de laquelle la justice humaine est superficielle et sans profondeur. Le conseil nous ouvre les espaces illimités de la miséricorde, qui agrandit le cœur à l'image de la bonté du Père céleste. L'intelligence nous fait sonder, autant qu'il est possible en cette vie, le mystère de Dieu en

(1) C'est pour cela que saint Thomas d'Aquin appelle les dons du Saint-Esprit « des instincts divins » (I^a II^ae, q. 63, passim), ou plutôt des dispositions excellentes grâce auxquelles l'instinct du Saint-Esprit se fait sentir à l'âme, la règle, la dirige. L'instinct va plus loin que la connaissance et que la vertu ordinaire, il mène à l'héroïsme ; il fait atteindre un but avec un élan et une constance que l'homme ne trouverait pas dans sa nature laissée à elle-même. Il y a des instincts naturels ; nous parlons des instincts divins.

lui-même et le mystère de Dieu par rapport à nous. La sagesse rend notre état déiforme, par une identification de nos pensées et de nos vouloirs avec les pensées et les vouloirs de Dieu.

Il est certain que les opérations des dons, se déroulant dans un plan transcendant à la nature, marquent une progression vers toute la perfection compatible avec la vie présente.

Toutefois, est-ce à dire qu'au principe de la vie spirituelle la crainte opère seule, puis que la piété prend sa place et qu'ainsi se succède la série des dons sacrés ? Nullement. Les dons du Saint-Esprit sont infusés à l'âme tous ensemble, et ils tendent à opérer simultanément. Seulement il arrive que l'âme n'est pas disposée à recevoir leur opération intégrale du premier coup ; de là vient que l'opération des dons plus élevés ne se déploie en plénitude qu'après que l'opération des dons inférieurs a comme rectifié et assaini les puissances de l'âme auxquelles ils correspondent. En un mot, les dons supérieurs agissent tout d'abord d'une manière latente ; leur action ne se manifeste qu'au fur et à mesure de la purification intérieure.

Le don de crainte contient virtuellement tous les autres dons : par suite il répand quelque chose de leur vertu à tous. Il y a en lui un élément de piété et de science, de force et de conseil, d'intelligence et de sagesse. En particulier, il est tout aussi inséparable du don de piété qui le tempère, que l'humilité est inséparable de la douceur.

Les dons s'appellent les uns les autres. La piété, dis-je, adoucit le don de crainte qui dessécherait l'âme, si elle n'y versait pas son onction. Elle a besoin elle-même d'être éclairée, dirigée, préservée du fanatisme, par la science. Celle-ci réclame la force pour accomplir ce qu'elle sait être juste. L'emploi de la force demande à être réglé, distribué par le conseil. Ce dernier disperserait l'âme, si elle n'était remontée à la lumière des principes par le don d'intelligence. L'intelligence risquerait d'être précipitée dans l'orgueil, si elle n'avait pas le soutien de la sagesse qui met

l'âme dans un parfait équilibre de connaissance et d'amour (1).

Les dons du Saint-Esprit opérant dans l'âme chrétienne avec ensemble, y déployant dans une progression harmonieuse toutes leurs énergies magnifiques : c'est là un spectacle caché aux yeux de la chair, incomparablement beau, qui ravit le cœur de Dieu.

*
* *

Saint Augustin voit dans le Sermon sur la montagne le développement des sept béatitudes. Il dit que l'insigne modération d'âme par laquelle on se retient de toute colère sans motif et de toute parole injurieuse contre le prochain, prêt à demander pardon si on l'a offensé, ne se trouve que dans celui qui est sincèrement humble, étranger à toute enflure d'esprit. (*De serm. Dom. in monte*, lib. I, 28.)

Il dit que le souci de s'accorder avec son adversaire dans le chemin de cette vie, à savoir avec la vérité encore qu'elle blesse et condamne, représente bien cette douceur d'esprit qui est dépeinte dans la seconde béatitude. (*Ibid.*, lib. I, 32.)

Il dit que la victoire sur la délectation mauvaise, qui s'insinue dans le secret du cœur, ne s'obtient que par ces larmes en lesquelles consiste le troisième degré des béatitudes. (*Ibid.*, lib. I, 36.)

Il dit que les préceptes qui prescrivent de se couper la main droite ou de s'arracher l'œil, de garder au besoin à son épouse une fidélité solitaire, de donner crédit à sa parole sans employer de serment, vont à une telle hauteur qu'on ne peut y atteindre, si l'on n'est soulevé par la faim et la soif de la justice. (*Ibid.* lib. I, 64.)

(1) Cette connexion est tracée par saint Grégoire le Grand dans les Morales sur Job. Le passage est reproduit par saint Thomas, I^{a} II^{æ}, q. 68, a. 8, ad 3.

Il dit que les préceptes qui suivent de supporter les injures que l'on reçoit du prochain en ne cessant de lui faire du bien en toute occasion, de se laisser même dépouiller par lui, d'aimer ses ennemis, ne peuvent être observés que par celui qui est pleinement et parfaitement miséricordieux. (*Id.* lib., I, 80.)

Il dit que les avertissements de Notre-Seigneur de ne pas faire le bien en vue de plaire aux hommes, mais de garder son intention pour les yeux du Père céleste, de ne point partager son cœur entre le souci des biens temporels et la poursuite des biens éternels, de ne pas juger témérairement de l'intérieur du prochain, vont à procurer la pureté du cœur qui rend l'œil de l'âme apte à voir Dieu. (*Ibid.*, lib. II, 76.)

Il dit que la sagesse seule, don des pacifiques, aide à discerner des vraies brebis les loups vêtus de la peau des brebis, et maintient l'âme ferme parmi les fluctuations d'un monde où il y a si peu de fidèles et de persévérants. (*Ibid.*, lib. II, 86.)

La conclusion de saint Augustin est claire : les dons du Saint-Esprit sont nécessaires à l'homme pour assurer sa persévérance dans le service de Dieu tel qu'il ressort des enseignements évangéliques (1) ; la vie chrétienne doit être tout entière baignée dans ces grandes et vivifiantes lumières, pénétrée de ses onctions détachantes et fortifiantes. Là où la présence et l'action du Saint-Esprit feraient

(1) Saint Thomas d'Aquin (I[a] II[ae], q. 68, a. 2) professe expressément que les dons du Saint-Esprit sont nécessaires à l'homme, pour être mû par Dieu d'une manière efficace pour l'obtention de sa fin surnaturelle.

Si l'homme poursuivait une fin purement naturelle, sa propre raison lui suffirait comme moteur, et avec des vertus humaines acquises, quoique non sans un secours de Dieu qui est toujours et partout nécessaire, il pourrait y arriver.

Mais quand il s'agit d'une fin surnaturelle, la raison seule ne suffit pas, même en supposant l'âme revêtue des vertus théologales et infuses ; il y faut la motion ou plutôt *l'instinct* du Saint-Esprit que les dons habilitent l'âme à recevoir.

défaut, la religion glisserait dans le formalisme ; elle ne tiendrait debout que par des appuis factices, l'habitude, certaines convenances sociales, pour combien de temps ! Elle serait incapable de résister aux causes dissolvantes, le respect humain, la menace pesant sur les intérêts temporels, la poussée des mauvaises passions.

C'est le Saint-Esprit qui donne à la religion son caractère surnaturel et parfait. Sans Lui, nous retomberions dans l'état de l'Ancien Testament ; et même, par la terrible logique de l'apostasie, nous irions de dégradation en dégradation jusqu'au fond du plus abject paganisme.

Le Saint-Esprit est malheureusement absent de bien des âmes ; il est comme étouffé par l'esprit du monde en bien d'autres qui sont tristes et languissantes, qui n'ont pas cette belle ferveur, cette puissance d'attraction dont nous lisons les effets merveilleux dans les pages des Actes consacrées à la primitive Église. C'est là ce qui explique l'impuissance des chrétiens de nos jours à repousser les sacrilèges audaces des impies. Ils vivent trop de leur esprit, trop peu du Saint-Esprit.

*
* *

En avançant dans son commentaire du Sermon sur la montagne, saint Augustin rencontre l'oraison dominicale et il l'analyse dans toutes ses parties avec subtilité et profondeur : sans aucune idée préconçue, sur la fin de sa dissertation, il remarque dans les sept demandes du *Pater* une analogie avec les sept béatitudes et les sept dons. Voici ses paroles : (lib. II, 38)

« Le septénaire de demandes me paraît se rapporter au septénaire qui fait le thème de ce discours :

« Puisque c'est par la crainte que sont bienheureux les pauvres en l'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux, demandons que le nom de Dieu soit sanctifié parmi les hommes, grâce à la crainte chaste qui subsiste dans les siècles des siècles.

« Puisque c'est par la piété que sont bienheureux les doux parce qu'ils posséderont la terre : demandons que vienne le règne de Dieu, soit en nous-mêmes, qui par la douceur ne lui opposons aucune résistance, soit du ciel en terre par la clarté de l'avènement du Seigneur.

« Puisque c'est par la science que sont bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés : demandons que la volonté de Dieu se fasse en la terre comme au ciel ; car du moment où le corps terrestre s'accordera en pleine paix avec l'esprit qui est céleste, nous n'aurons plus à pleurer.

« Puisque c'est par la force que sont bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront consolés : demandons que notre pain quotidien nous soit donné aujourd'hui, grâce auquel soutenus et sustentés, nous arrivions à la saturité plénière.

« Puisque c'est par le conseil que sont bienheureux les miséricordieux, parce que Dieu leur fera miséricorde : remettons leurs dettes à nos débiteurs et demandons que les nôtres nous soient remises.

« Puisque c'est par l'intelligence que sont bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu : demandons que nous ne soyons pas induits en tentation ; ce qui arriverait si notre cœur était double, cherchant tout ensemble les biens éternels et les biens temporels ; celui-là seul qui résiste aux attraits du monde est capable de tenir bon contre ses menaces.

« Puisque que c'est par la sagesse que sont bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu : demandons que nous soyons délivrés du mal ; cette liberté vis-à-vis du mal est la marque des enfants adoptifs de Dieu. »

Ainsi, encore que le *Pater* tout entier convienne à tous les chrétiens en toute situation, il y a une demande qui est formulée par l'esprit de crainte, lequel, abattant l'orgueil, fait que le nom de Dieu est honoré parmi les hommes ; une, émanant de l'esprit de piété, qui, par la douceur

qu'il inspire, fait pénétrer en nous le règne de Dieu ; une, suggérée par l'esprit de science, qui, grâce aux larmes saintes, fait prédominer en nous la volonté divine sur les appétits inférieurs ; une, répondant à l'esprit de force, qui nous fait aspirer au pain céleste comme à un premier rassasiement ; une, inspirée par l'esprit de conseil, qui nous fait pardonner pour être pardonnés ; une, dictée par l'esprit d'intelligence, qui nous obtient la clairvoyance et la simplicité du cœur pour échapper à la tentation ; une, enfin, contenue dans l'esprit de sagesse, qui nous obtient la délivrance du mal, autant qu'il est possible en cette vie, pour justifier notre titre d'enfants de Dieu.

En résumé, le Saint-Esprit nous fait prier par chacun de ses dons : cette prière se subdivise en sept demandes, et par ces demandes, par nos efforts qu'elles suscitent, nous obtenons l'effet des sept béatitudes.

*
* *

L'enseignement de saint Augustin sur le caractère ascendant des béatitudes et des dons du Saint-Esprit se retrouve point par point dans la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin (Ia IIae, q. 68 et 69). Insister sur le rapprochement de ces deux éminents docteurs dans les lignes essentielles, tout en relevant quelques légères divergences dans leurs points de vue respectifs, fournirait matière à une belle thèse.

De même cet enseignement pose la base des développements que l'on trouve dans les auteurs qui ont traité de la vie spirituelle.

Ils la partagent en trois périodes qu'ils appellent : la vie purgative, la vie illuminative et la vie unitive. Or les trois premières béatitudes, dans leur côté méritoire, constituent la vie purgative, puisqu'elles supposent la répression des passions : cela est évident. Mais remarquons-le, les deux qui suivent, concernant l'application aux œuvres soit

de justice, soit de miséricorde, rentrent dans la même vie ; car elles contribuent par là à la purification de l'âme. La vie purgative comprendrait donc cinq béatitudes. La sixième se réfère, comme il résulte de son exposé même, à la vie illuminative ; la septième forme la vie unitive.

Saint Thomas d'Aquin envisage les béatitudes au point de vue de la béatitude suprême (I^{a} II^{ae}, q. LXIX, art. 3). Il dit que les trois premières écartent la fausse béatitude, soit la béatitude voluptueuse, laquelle consiste dans la richesse et la satisfaction de ses passions ; que les deux suivantes, constituant la vie active, comportent une béatitude préparatoire à la béatitude éternelle ; enfin les deux dernières sont comme une initiation à la béatitude finale, laquelle consiste dans la vue de Dieu à découvert. L'accord avec saint Augustin est complet.

(*A suivre.*)

Dom Bernard Maréchaux,
Abbé de la Congr. Olivét., O. S. B.

Notes sur la vie chrétienne du lieutenant de vaisseau Dupouey

Si je n'ai vu que trois fois dans ma vie, et bien peu de temps chaque fois, le lieutenant de vaisseau Dupouey, capitaine de fusiliers marins sur l'Yser, il a plus fait pour moi en ces quelques heures, sans s'en douter, je pense, — puis dans la mort, consciemment — qu'aucun de mes amis les plus chers et les plus intimes. Me figuré-je avoir réglé ma dette, en confessant publiquement les extraordinaires grâces que me valut son intercession? J'ai plus parlé de moi que de lui dans mon livre (1) et non, je le crains bien, sans quelque complaisance... A peine ai-je montré son attrait, son bienfait ; à peine un éclair sur son beau visage si mâle et si tendre à la fois ; à peine ai-je entr'ouvert le livre de sa vie, de sa pensée, de ses écrits... Au fait, il m'avait déjà converti que j'ignorais encore à peu près tout de son histoire.

Mon témoignage est achevé : à lui de parler maintenant. J'ai fait voir le reflet ; il faut découvrir le flambeau, afin qu'il illumine d'autres âmes. Sa femme qui sait ce qui est dû à Dieu et à la vérité de Dieu, consent à livrer ses trésors pour le bien de la sainte Eglise. Les lettres qu'elle

(1) L'Homme né de la guerre : *Témoignage d'un converti*, 1 vol. Nouvelle Revue Française.

recevait du front de Flandre ont paru en partie dans le *Correspondant* du 10 juin 1919, avec une préface de notre ami et intermédiaire André Gide; la *Nouvelle Revue Française* est sur le point de les éditer au complet. Il sera important de publier en outre les *Essais*, le *Journal* et les *Conférences*, peut-être même les dessins qui sont d'un virtuose de la plume dans la manière de Beardsley. Mais il faudra dresser surtout la figure même de l'homme, il faudra écrire une grande vie du capitaine Dupouey, qui montrera le dilettante et le chrétien, le passionné et le sage, le compagnon de ses hommes et leur chef, le fils, le frère et l'époux, le voyageur et l'esthéticien, l'homme d'action, le peintre et le poète, le soldat, le héros, le saint; car il fut tout cela jusqu'à la plus parfaite réussite, et encore polyglotte, hellénisant, divin causeur, athlète et la providence des pauvres. Il ne lui manquait rien et il rendit tout ces dons au vrai Dieu. Si Dieu me le permet, si les amis de mon ami d'un jour — et pour l'éternité — consentent à en fournir la matière, des textes, des paroles et des faits, j'entreprendrai sans tarder cette haute tâche. Mais pour ses fidèles impatients dont sans cesse augmente le nombre, je veux aujourd'hui retracer, oh! très brièvement et très discrètement, d'après les documents intimes, le mouvement de sa pensée au cours des trois années qui précédèrent la grande guerre et son ravissement pascal. On lira ensuite avec plus de fruit les admirables fragments du *Journal* qu'avec l'autorisation de sa femme, je détache du « Cahier noir ».

*
* *

Dans la Préface aux Lettres de l'Yser, à l'insu du préfacier, s'est glissée une erreur de fait capitale. « Fallut-il, écrit André Gide, l'invitation de la mort pour le révéler à lui-même, pour réveiller en lui les plus belles vertus sommeillantes? » Et Gide laisse entendre que oui. Non plus que la boue des tranchées de Flandre ne l'arracha aux

« marécages esthétiques », non plus la guerre et la présence de la mort ne révélèrent au capitaine la vraie joie. Elles consommèrent un sacrifice déjà fait et une foi déjà complète. Le capitaine Dupouey n'est point, lui, un « converti de la guerre » ; c'est un converti de l'amour. Du moins son retour à la foi coïncida-t-il à peu près avec ses bienheureuses fiançailles. Si le sujet n'intéressait que lui, j'aurais plaisir à imaginer la rencontre, grâce à laquelle sa vie encore vagabonde trouva sur le rivage, en jetant l'ancre, un bonheur si grand et si rare qu'il ne put pas ne pas y voir la main de Dieu.

Il importe également de savoir que, s'il erra longtemps ce ne fut pas par ignorance. Cet époux chrétien avait été un fils chrétien, élevé gravement par une pieuse mère dans la discipline morale et sacramentelle de notre Église; une de ses sœurs devait entrer en religion; il connaissait ce qu'il allait quitter. Quand, comment et jusqu'à quel point se sépara-t-il de la religion de ces ancêtres? Peu de temps, semble-t-il, avant sa première visite à André Gide qui se place en 1903. Il salue celui-ci comme un libérateur; c'est donc qu'il venait seulement de « briser ses chaînes ». Mais, même au temps du doute et de la dispersion, « il ramenait de préférence la conversation sur le terrain mystique», il était « hanté tyranniquement (1908) par une foi ou le regret d'une foi », et il cultivait son tourment. Quand il se passionna pour Nietzsche, il lisait d'autre part Hello, Angèle de Foligno, sainte Thérèse ; en curieux sans doute, mais sa curiosité n'échouait pas comme la mienne devant les splendeurs de l'Église, dans l'obstiné refus de visiter le port. Sa folle avidité goûtait à tous les fruits, les mauvais et les bons, à mesure qu'ils mûrissaient à sa portée, sans distinction et sans choix : il ne consentait pas à engager son avenir. Il ne chercha sans doute si longtemps sur tous les océans et tous les continents du monde qu'afin de trouver le « meilleur » et de ne s'arrêter qu'à ce qui en valait la peine, au Verger nourrissant du Père où est satisfait tout l'amour. Sur cette période dont l'histoire est encore à

faire, mois par mois et pièces en mains, nous nous contenterons provisoirement de la Préface; j'y relève ce dernier trait : Gide fit lire à Dupouey Paul Claudel.

Nous saurons un jour, je l'espère, comment les *Grandes Odes* de Claudel, où Dupouey puisa, de son propre aveu, les motifs derniers de sa conversion, firent ce que n'avaient pas su faire les livres des grands mystiques, déjà si chers à son esprit. Dans une conférence sur « la guerre », qu'il écrivit plus tard pour ses jeunes marins, on trouve cette formule significative : « Plus encore que de pain, l'homme a besoin d'admiration. » Dupouey avait la passion d'admirer : il admira Claudel et crut. Si tous les artistes qui ont la foi méditaient ce cas et cette parole, ils comprendraient le prix de l'art dont Dieu leur remit le secret et le feraient plus souvent servir à sa gloire. Dupouey dut admirer aussi qu'au moment où Notre-Seigneur l'appelait par le verbe d'un grand poète, la douce rade pleine de repos « de l'amour dans le mariage » s'ouvrait précisément à lui. Que pouvait-il refuser à son Créateur devant ces grâces redoublées ?

Nous sommes en 1911. Écrivant à sa fiancée, Dupouey lui propose « de mettre en commun le bien qu'ils ont pu amasser afin qu'il donne double moisson et de chercher à étouffer tout le mal afin qu'il ne porte pas double dommage ». Il va pouvoir relire à loisir avec elle et Claudel et Hello et aussi les poètes anglais si pénétrés de spiritualité chrétienne. Mais ses devoirs d'état primeront dès lors tout le reste ; il prendra au sérieux l'obéissance qu'il doit à ses supérieurs, l'autorité qui lui est déléguée sur ses inférieurs : il sera strict et doux ; il leur dira souvent : « mon fils » ; et il aimera son métier en soi, et non plus seulement comme une occasion d'aventures. Ce métier qui le prend sans cesse à son foyer, lui rendra celui-ci d'autant plus précieux et plus attendues les vastes lectures qu'il se promet de faire à son retour : en ce sens l'hiver 1911-1912 sera particulièrement fructueux. Dupouey ne veut déjà plus se nourrir que du « miel romain ». Il lit une vie de

saint Benoît Labre, le *Saint Dominique* du P. Lacordaire, l'histoire des Patriarches dans l'*Ancien Testament* ; il vit six mois avec Joseph de Maistre. Il y souligne telle citation d'Aristote : « Les deux seuls mobiles de l'homme sont la vérité et l'amour. » Il va confondre l'une et l'autre. La vérité sera pour lui, comme pour Platon, « une citoyenne de l'esprit humain, non... une habitante venue d'ailleurs » (cité par Joseph de Maistre : *Examen de la philosophie de Bacon*). Il donne toute son attention, toute sa préférence aux *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et en voici l'écho dans cette belle page :

« Il est à remarquer que l'Église dans ses docteurs a su accueillir tout ce que l'humanité avait déjà produit de parfait. Il y a dans le miel romain des gouttes qui appartiennent en propre à Platon, à Aristote, à Cicéron, à Plutarque, à Sénèque, à Socrate ; des pensées avec tous leurs mots que tel concile ou tel docteur n'ont pas craint d'insérer telles quelles dans le bloc de la Doctrine. Et n'est-ce pas une sublime cause de joie de penser que la vérité romaine intégrale ne laisse échapper aucune vérité partielle, ne nous prive d'aucun aspect du vrai, mais au contraire les fait participer pour notre bienfait à sa vie puissante et profonde, se les incorpore...

« Cette doctrine, avec ses nuances infinies, avec ses historiens gigantesques comme les auteurs de la *Genèse* et des *Livres des Rois et des Juges*, avec ses poètes comme l'auteur du *Cantique des cantiques*, avec ses docteurs, avec ses héros, ses papes, ses monarques, ses artistes, ses martyrs, ses prophètes, répond à toutes les exigences de notre esprit dans leur qualité la plus sublime. Avec ses explications, ses dogmes et ses mystères, elle correspond si exactement à notre nature, à notre situation spirituelle dans le monde, que tout ce qui la contredit est également contraire à la nature humaine et ne saurait porter que des fruits de mort. »

En juillet 1912, Dupouey quittait son torpilleur pour commander une compagnie de formation et, s'entraînant

lui-même, se donnait tout entier à la méthode d'éducation physique du lieutenant de vaisseau Hébert. Il disait à ses fusiliers : « Notre volonté de vie doit être une incessante collaboration où le corps, sans marchander sa peine, exécute les travaux dont l'esprit lui fournit l'idée et la mesure. » Et il leur répétait (1) la grande formule de Claudel : « Ce qui nous est demandé, ce n'est pas de vaincre, mais de n'être pas vaincus ; ce n'est pas d'être des hommes supérieurs, mais des hommes justes, et justes précisément à la mesure de nos devoirs. »

L'hiver suivant, il peint et il dessine, il lit du latin, du grec, de l'anglais, William Blake, Coventry Patmore ; il relit *La Cité de Dieu*. Il reprend surtout l'étude des *Psaumes*. Il souligne sur son petit livre, dans le psaume 118 qu'il ne se lassait pas de répéter :

« Et meditabar in mandatis tuis, quæ dilexi,...
« Portio mea, Domine, dixi custodire legem tuam...
« Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.
« Faciem tuam illumina super servum tuum : et doce me justificationes tuas (2) »...

Et combien d'autres versets qui nous rendent sensible la palpitation de son âme! Il a atteint le « palier », l'état de sérénité confiante dont rien ne doit désormais l'écarter. Toutes ses facultés d'admiration et de louange se sont tournées vers Dieu et ne s'en détourneront plus. Il consent à « suivre l'appel de la logique intérieure » pour « mettre un parfait accord, écrit sa femme, entre sa vie quotidienne et l'amour divin ». « Nous passerons, dit-il, mais Lui restera, car nous sommes faits pour Le servir. » — « Com-

(1) Conférence : *Devoir et volonté*.
(2) « Je fais mes délices de tes commandements : je les aime...
Ma part, Jéhovah, je le dis, c'est de garder tes paroles...
Des hommes iniques m'ont raconté des choses fabuleuses, mais ce n'est point comme votre loi...
Fais luire ta face sur ton serviteur, et enseigne-moi tes lois... »

bien aussi, ajoute-t-elle, jugeait-il inséparable de l'ordre invisible l'harmonie de ce petit monde du foyer, à la fondation duquel il avait apporté les plus rares délicatesses de son cœur et l'effort patient d'une volonté tendue vers « l'*Unique nécessaire* »! A cet ordre éternel que sans cesse il exalte, « nous devons les bienfaits de concorde et de paix qui embaument nos jours ». C'est qu'il tient « le secret divin » et qu'il met « un grain d'amour dans chaque instant de vie ». Il s'enchante de « distinguer un ramage dans la trame soi-disant grossière de la vie quotidienne. Avec quel respect nos mains ne devraient-elles pas soutenir et nos yeux contempler ce brocart fabuleux, tendu entre les deux éternités! Avec quelle lenteur nous devrions lire cette banderole que les Anges écrivent dans le ciel! » Ses cahiers sont remplis de telles effusions, délicieusement exprimées. « Suppléer les tisseurs divins... corriger le dessin du brocart? » Il s'en garde bien. Il exalte « les humbles devoirs quotidiens qui, accomplis dans un esprit d'obéissance, sont une louange aussi parfaite que celle des Anges ». Il sera simplement et joyeusement « fidèle dans les petites choses pour mériter de l'être dans les grandes », et Dieu, « qui met sa fidélité à faire celle de l'homme », ne devait pas refuser ce couronnement à l'œuvre de ce bon serviteur (1).

Madame Dupouey m'a rapporté cette anecdote. « Pierre s'occupait d'une pauvre femme dont le mari phtisique avait dû entrer à l'hôpital. Un jour, la Sœur de la Sagesse, visiteuse dans ce quartier, arrive chez nous tout émue, confiant à Pierre que cette pauvre femme, ne pouvant plus se procurer à crédit le nécessaire, la soupe des trois tout-

(1) On ne se lasserait pas de citer : « Quand nous communiquons avec le monde par l'intelligence, nous lui prêtons de notre insuffisance (il ne condamnait pas cependant la raison); quand nous communiquons avec lui par le cœur, nous lui communiquons de la force. » Et plus loin : « Quand nous communiquons avec le monde par l'obéissance et l'humilité, il nous prête sa puissance; quand nous communiquons avec lui par l'orgueil, nous n'y trouvons plus que notre faiblesse ». (Extrait des Cahiers.)

petits n'était même plus chauffée, faute de charbon. « Vous avez eu bien raison de venir à nous, ma sœur, répondit Pierre avec sa simplicité souriante ; le charbonnier doit précisément venir ici tout à l'heure : il sera facile de le prier de faire demi-tour. » Je n'oublierai jamais son regard lumineux ni la tendre inflexion de sa voix, quand, après le départ de la sœur, il me dit : « Que c'est beau de voir Dieu venir ainsi en aide à ses pauvres ! Et qu'il est bon de faire de nous, indignes, les spectateurs et les instruments de ses miséricordes ! » La pauvre femme, voyant arriver le charbon qu'elle n'attendait pas, songea immédiatement à Pierre : « Ce bon Monsieur Dupouey, il n'y a que lui pour avoir d'aussi bonnes idées et deviner tout juste de quoi nous avons besoin ! » C'est dire que les œuvres escortaient les prières. En mai 1912, Dupouey était entré dans la « Société de Saint-Vincent-de-Paul » et il donnait aux pauvres gens ses secours, ses conseils, son amitié. Il avait faite sienne la phrase de Bossuet : « Dans le monde, les pauvres sont soumis aux riches et ne semblent nés que pour les servir ; dans la sainte Église, les riches n'y sont admis qu'à condition de servir les pauvres (1). »

Nous voici au printemps de 1913. Le capitaine Dupouey, surmené et malade, prit un congé de plusieurs mois. Il fit la connaissance de l'abbé Hello, propre neveu d'Ernest Hello, qui l'éclaira sur la question maçonnique et sur les erreurs du libéralisme. Il lui conseilla la méditation du *Syllabus*. Ainsi se fortifiait en lui la pensée catholique ; il y liait de plus en plus étroitement la pensée de la France dont il sentait l'avenir menacé. Je passe sur la découverte qu'il fit des doctrines politiques de l'Action française, dont il devint un adepte fervent, et je le retrouve en Luxembourg, puis à Vichy où il alla se soigner seul (mai 1913).

A ce moment il lui sembla que ces deux premières années de ménage n'avaient été qu'un temps d'épreuve et

(1) *Sermon sur l'éminente dignité des pauvres.*

de préparation, que le fruit enfin était mûr et que, guéri de son passé, il n'avait plus qu'à marcher dans la voie. « Si vous êtes vrais enfants de Dieu, vous serez réellement libres », déclare le Christ, et Bossuet nous donne la clef du mystère : « Si quelque chose est capable de rendre une âme libre et de la mettre au large, c'est le parfait abandon à Dieu et à sa volonté. » Pierre l'était ainsi. Il avait lâché une à une toutes « les amarres », brisé « les entraves de toutes les servitudes intellectuelles » : il était libre « comme l'amour qui ne craint rien, puisqu'il embrasse son Dieu et est seul capable d'enlever l'homme à lui-même ». C'était le chevalier, au bout de la veillée des armes, après toute une nuit de prières, qui se relève pour agir : il n'aura pas à attendre longtemps. — « Il n'y a pas de petites choses dans la vie d'un foyer où grandiront des enfants », écrit-il de Vichy. Un fils allait lui naître. Fils ou fille, il prépare de loin son avenir. Il veut que l'enfant un jour puisse dire : « *Domine, quia ego servus tuus — servus tuus et filius ancillae tuae* (1). » Il écrit encore : « Puisse Dieu exaucer notre commune prière et faire de cet enfant un homme pour Lui, une âme pleine de son amour et du courage de ses Saints. Puisse Dieu nous faire la grâce de ne rechercher dans l'éducation de nos petits que l'*Unum necessarium* et de ne pas en faire une impossible salade d'Évangile et de pharisaïme bourgeois. » Il comptait éduquer le sien par la prière et par la communion eucharistique. Selon le pressentiment de son père, le petit Michel Dupouey naquit le jour de la Toussaint.

Peu de jours après, le capitaine doit quitter Lorient pour Toulon. Il cherche une maison, la fait réparer et l'installe ; il considère ces contingences comme n'étant « ni vulgaires, ni rebutantes » ; il cherche l'harmonie des choses et des âmes ; aussi habille-t-il avec amour son mystérieux foyer : « S'il faut changer d'asile et de climat,

(1) « Seigneur, je suis ton serviteur — ton serviteur et le fils de ta servante. » (Ps. 115.)

pour nous tout sera bienvenu, parce qu'un cœur plein d'amour porte en lui tous les paysages et tous les palais, et ne donne point d'attention aux choses quand lui est rendu la cause de sa joie. » Mais quand arrivent sa femme et le petit, lui part en mer et connaît à nouveau la séparation, qui n'est cependant pas l'absence. « Il n'est pas besoin de voir les étoiles pour savoir qu'elles sont toutes là. » Il reprend ses lectures : l'abbé Hello, l'abbé Maignen (*Catholicisme, Nationalisme, Révolution*). Il en fait profiter les autres : « C'est de la meilleure besogne d'assainissement intellectuel. » Il cherche à dégager des « dogmes parasites, des admirations interlopes, l'or vierge de la doctrine », et dans les conversations du carré il ne craint pas d'affirmer, d'exposer et de défendre ses opinions raisonnées. « Nulle étroite intransigeance, atteste un de ses camarades, mais une forte et persuasive affirmation dans la joie d'avoir retrouvé « un sol ferme et sonore »... Aux mains de tout autre, une gerbe de si fortes convictions eût inspiré aux faibles, aux hésitants, aux timides, l'effroi, la défiance, l'éloignement. Mais non, ses raisonnements les plus ardents, ses argumentations les plus passionnées forcent l'esprit de l'opposant ; loin de le heurter, enchaînent son attention, le font réfléchir, parce qu'il ne peut, quoi qu'il en ait, s'empêcher de considérer avec respect ce front ennobli par la méditation, ce visage amical, ces yeux pleins de lumière ». Il n'écrase pas, il accueille, et il prie Dieu d'éclairer l'esprit qui s'égare et de lui donner à lui-même la force de rendre témoignage. « Faire dépasser à ceux qu'il aime le domaine de la tiédeur et du demi-jour », telle est son ambition passionnée, et il y réussit en s'adressant chez chacun d'eux à ce qu'il a de meilleur. « Le capitaine Dupouey, disait un de ses maîtres de bord, nous sommes pleins de confiance en lui, parce qu'il est aussi bon qu'il est juste. D'ailleurs une chose qu'il commande ou simplement qu'il demande, on n'a pas l'idée de la lui refuser, car, avec lui, on est comme obligé d'agir le mieux possible. » N'est-ce pas exactement ainsi qu'on parle d'un apôtre ?

S'il se perfectionne dans la doctrine et entreprend l'apostolat, il ne néglige pas la vie intérieure. Il pratique assidûment les *Exercices spirituels* de saint Ignace ; il vit la « *Douloureuse Passion* » pendant tout le temps du Carême avec la sœur Anne-Catherine Emmerich. Cette année, il peut jouir du printemps de Provence dans sa nouvelle petite maison. Il voit l'enfant grandir : qu'il en est fier et reconnaissant à Dieu ! Mais voyez sa simplicité : il ne renonce pas aux arts ; tout est louange. Il étudie le chant grégorien et les œuvres de Bach dont la sérénité dansante le transporte. Quand il repart, l'été fatal commence ; voici venir juillet 1914.

Il vient d'être profondément frappé par l'ouvrage de Léon Bloy sur Notre-Dame de la Salette et par la concordance des cent vingt prophéties réunies par le baron de Novaye (1). Son amour pour le Souverain Pontife, « autre Christ vivant au milieu de nous », a merveilleusement grandi ; il songe que le règne du nouveau Pape approche : *Religio depopulata*. Il lit et relit l'encyclique de la menace « Qui pèse les grandeurs des iniquités modernes » a le droit de craindre « qu'une telle perversion ne soit le commencement des maux annoncés pour la fin des temps... ». Il craint « le règne de la Bête ».

Or à la fin de juillet, l'escadre stationne à Toulon. On embarque les poudres de guerre. Il rentre chez lui tout joyeux. « Cette fois, je pense qu'on va se battre ! » Il ne voit dans la guerre que « la réparation, l'offrande qui sauve parce qu'elle purifie... ». Dès cet instant, nous le savons, Pierre Dupouey a la certitude d'être une des victimes désignées de ce sacrifice nécessaire. Il est parfaitement calme et prie auprès du berceau de l'enfant. Quand il eut fini sa prière, il ajouta : « Notre-Dame de la Salette, priez pour la France ! » Et, plein d'angoisse : « De quel poids va être le bras de son Fils qu'Elle n'a pas pu retenir !...

(1) *Demain.*

Si elle nous réunit après cette guerre, nous ferons tous trois un pèlerinage à la Salette. »

Le départ traîna plus d'un jour. Est-il téméraire de croire qu'allait se réaliser ce dont il était persuadé dès le premier jour : que cette union de saurait périr, car l'amour est plus fort que la mort, et que ce mariage était édifié hors du temps, *in nomine Domini* ? Ainsi pensaient les deux époux. « Non seulement nous ne serons pas désunis, disait-il à sa femme, mais le bien que j'aurais pu vous faire, en revenant vivre près de vous, n'eût rien été en regard de celui que je vous ferai de l'autre vie... si, comme tu le crois, je vais au ciel. »

Il devait revoir une fois sa femme et son fils. Las de la morne faction que montait son bateau en Adriatique, impatient de sacrifice, sur sa demande il part pour le front de l'Yser où sont les fusiliers marins. Il trouve sa demande toute naturelle ; c'est la première fois qu'il se fait « pistonner ». Il passe un peu plus d'un jour au foyer et sereinement jouit de cette paix sans ombre. Tout son bonheur est là, et son bonheur ne peut changer. Ne vais-je pas trahir un précieux secret en rapportant le sublime dialogue dont sa femme me fit le récit en confidence et qui achève d'éclairer une des plus hautes figures que nous ait révélées la guerre? Non. Il le faut pour la gloire de Dieu. Je laisse parler le témoin unique.

« Après le dîner, Pierre peignait en grosses lettres son nom sur sa cantine et chantait un air de marche. Tout à coup, sans même se retourner, il demanda :

« — Sais-tu que ceux qui s'offrent le plus volontiers, Dieu les choisit d'abord ?

« Et me regardant :

« — Je ne dis pas cela pour te faire pleurer...

« — Oh non ! je ne pleure pas...

« — Alors tout est bien, ma chère femme. »

Le lendemain, ils assistaient ensemble à la messe de la Toussaint ; c'était l'anniversaire de la naissance de leur petit Michel. Avant de fermer son sac, Dupouey y place une

petite *Bible*, le *Carême* de Dom Guéranger, les *Elévations sur les mystères*, les *Sonnets* de Shakespeare et les *Fioretti*; il se propose d'acheter à Paris *Orthodoxy* de Chesterton. Il de se départit pas de son calme. Quand le train l'emporta, il souriait encore, et sa femme sentit dans ce dernier sourire « qu'en lui la douleur n'était pas vaincue, mais dépassée ». On sait où Dieu le conduisait.

Rapporté par Henri Ghéon.
Novembre 1919.

PRIÈRES

recueillies dans le journal de Dominique-Pierre DUPOUEY

(septembre 1914-1915)

Je sais que je suis exécrable, ô mon Dieu. Mes péchés et mes vilenies demeurent toujours devant mes yeux. Combien je voudrais pouvoir vous dire que désormais je me déplais sincèrement et que Vous seul êtes mon désir ; mais hélas! il n'y a plus rien de sain en moi. Tous les désirs et toutes les habitudes de mon cœur sont un fumier, et toutes les promesses de mon esprit ne sont que présomption, faux semblant et littérature. Ma lèpre et mes ulcères ne me déplaisent pas. O mon Jésus, sauvez-moi, refaites-moi : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis* (1). Sans entrer dans cette maison pleine de putréfaction et indigne de votre présence, levez Votre main toute-puissante devant la porte entr'ouverte.

O mon Dieu et mon Roi, voici que Vous avez pénétré dans ce taudis comme mon ami. Que la flamme de Votre présence foudroie en moi toute impureté! *In flagello paratus sum* (2).

*
* *

Quelles actions de grâces, ô mon Dieu, Vous rendrai-je pour

(1) « O mon Dieu, crée en moi un cœur pur, et renouvelle au dedans de moi un esprit de droiture ». (Ps. 50).

(2) « Je suis prêt au châtiment ». (Ps. 37).

tant de bienfaits dont Vous m'avez comblé? Pour cette parfaite et quotidienne tendresse conjugale dont Vous nourrissez mon cœur — pour m'avoir fait naître dans la Vérité intégrale — pour me laisser réconforter, m'abreuver si généreusement aux divines cascades de Vos sacrements. Recevrai-je tant de bienfaits en détournant la tête et en gardant les yeux attachés à ces choses qui chagrinent le Saint-Esprit? (Nolite contristari Spiritum Sanctum) auxquelles j'ai donné tant de mes soins et qui m'ont si souvent mérité Votre sévérité? Croirai-je que ces bienfaits me sont dus? Les accepterai-je comme un créancier qui recouvre ce qu'il a prêté? Mon Dieu, préservez-moi de ma sottise et de ma présomption. Je me tiendrai humblement et fidèlement auprès de Vous — avec Vous — le cœur plein de gratitude et de supplications et d'actions de grâces. Je vous suivrai pendant le jour, j'obéirai à Vos appels, et moi aussi songeant aux royales libéralités de Vos sacrements j'aurai mes humbles dons, je Vous rendrai mon modeste témoignage. Retiré dans la chambre de mon esprit, seul avec moi-même je sanctifierai Votre nom par le sacrifice qui Vous est agréable : celui d'un cœur humble et doux. Là est la véritable prière.

*
* *

Mon Dieu, j'ai désiré votre miséricorde. Loin de Vous comme l'enfant prodigue, mon âme ne recevait aucune nourriture et j'enviais (Dostoievsky) la joie du moucheron et cette nourriture joyeuse de toute l'innocente création des bêtes. Mais maintenant je reviens à Vous et je Vous dis : « O mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre Vous. Je ne suis plus digne d'être appelé Votre fils, mais traitez-moi comme un de vos mercenaires. » Mais, au moins, que je ne sois plus seul au milieu des étrangers.

*
* *

PÉRIR ET POURRIR

Dès ici-bas Dieu attend de nous les fondations d'un temple qu'Il se réserve de parfaire Lui-même dans l'éternité, et dans lequel notre âme doit l'adorer. Dès ici-bas faire la place nette par le renoncement, ouvrir des tranchées dans le sable et dans

l'argile par la charité et la pénitence et y enfouir les blocs inébranlables de la Doctrine par notre Foi et la fidélité de notre Espérance.

A quoi emploierons-nous ces choses légères qui flottent sur le temps et qu'il abandonne sur le rivage à leur propre corruption ?

***

Et moi aussi, Seigneur, mon cœur a été vide de Vous : et comment Vous aurai-je trouvé quand je n'étais que présomption, paresse, luxure, orgueil et colère? Soyez béni, mon Dieu, parce que Vous avez daigné Vous arrêter devant cette fosse déjà pleine des odeurs de la mort !

Heureuse Naïm, loue le Seigneur qui se tient sur le chemin des funérailles.

(*Suivent des extraits de l'Epître de saint Paul aux Colossiens*, I, II.)

***

O Dieu, Souverain de tous les royaumes et de tous les rois, qui nous guérissez en nous châtiant et nous conservez en nous pardonnant, étendez sur nous Votre miséricorde, afin que nous employions à nous corriger la Paix que Votre Puissance nous aura rendue, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

***

Si je suis humilié, ô mon Dieu, que mes humiliations Vous adorent. Si je souffre, que mes souffrances Vous adorent. Si Vous déchirez mon cœur, que mon cœur déchiré Vous adore. S'il Vous faut le sacrifice de ma vie, que ma vie sacrifiée Vous adore.

***

La pratique de la charité est aromate de toute mauvaise pensée.

***

Mon Sauveur, mon Dieu et mon Ami, Verbe éternel, Seigneur de toute vie ! Ne permettez pas que je me sépare de

Vous. Soutenez-moi. Délivrez-moi. Et puisque Vous m'avez créé, faites-moi miséricorde. Venez à mon aide selon Votre promesse. Donnez-moi l'intelligence. Réchauffez mon cœur et mon esprit. Ne me laissez pas succomber à la tentation. Secourez-moi contre ma sottise, ma présomption, ma faiblesse, mes habitudes, ma sécheresse et mon orgueil.

Faites-moi trouver plus aimable que toute société la solitude avec Vous, plus délicieuse que tout plaisir la pénitence en union avec Vous, plus profitable que tout gain ce dont on se dépouille pour Vous.

Lieutenant de vaisseau

DOMINIQUE-PIERRE DUPOUEY.

TEXTES ANCIENS

Élévations de Sainte Catherine de Sienne

I

L'union à la volonté de Dieu
(Avignon, septembre 1376)

O Déité ! Déité ! Éternelle Déité ! Je le confesse et je ne le nie point, Tu es l'Océan de la paix où vit et se nourrit l'âme qui se repose en Toi par un tendre amour et dans l'union de l'amour, en conformant sa volonté à ta souveraine et éternelle volonté dont le seul but est notre sanctification. Aussi, dans cette contemplation, l'âme se dépouille de sa volonté pour se revêtir de la tienne.

O très doux Amour, le signe très sûr de ceux qui demeurent en Toi, c'est qu'ils suivent ta volonté selon que tu l'entends et non comme ils l'entendent. C'est un signe excellent qu'ils sont revêtus de ta volonté, s'ils cherchent cette volonté et non celle des hommes ; s'ils évitent de se réjouir de la prospérité pour se réjouir de l'adversité dont ils savent que c'est l'amour seul qui l'envoie. Aussi l'aiment-ils comme ils aiment tes créatures, lesquelles sont dignes d'amour. Seul le péché ne vient pas de Toi et ne mérite point l'amour.

Et moi, malheureuse, j'ai péché misérablement en aimant le péché. Seigneur, aie pitié de moi. O mon Seigneur, punis mes péchés. Purifie-moi, Bonté éternelle, ineffable Déité. Exauce ta servante et ne regarde pas la multitude de mes iniquités.

Je Te demande de redresser vers Toi le cœur et la volonté des ministres de la sainte Église, ton épouse, afin qu'ils Te sui-

vent, Toi, l'Agneau immolé, pauvre, humble et doux, sur la voie de la très sainte Croix, de la manière que Tu le veux et non selon leur fantaisie. Qu'ils soient des créatures célestes, les anges de la terre, car ils doivent administrer le Corps et le Sang du Fils unique de Dieu, l'Agneau Immaculé. Qu'ils ne soient pas des animaux sans raison indignes de ce ministère. Unis-les, ô divine Miséricorde, et baigne-les dans le tranquille océan de ta Bonté afin qu'ils ne perdent plus le temps présent.

J'ai péché, Seigneur, prends pitié de moi. Exauce ta servante. Je suis une misérable, mais je Te prie ! Je crie vers Toi, Père très miséricordieux. Je te prie aussi pour mes fils et tous ceux que Tu m'as donnés et que j'aime d'un amour particulier, par ta charité immense, ô souveraine, éternelle et ineffable Déité.

Dieu soit loué, maintenant et toujours et de plus en plus !

II

L'Océan de la miséricorde et de l'amour

(à Rome, le vendredi 18 février 1379).

O souveraine et éternelle Trinité, Amour inestimable ! Tu me dis : ma fille ! et moi je Te dis : mon Père souverain et éternel ! De même que Tu Te donnes Toi-même à moi et que en me faisant part du Corps et du Sang de ton Fils unique, Tu me donnes tout Dieu et tout l'homme, ainsi, ô Amour inestimable, je Te demande de me donner part au corps mystique de la sainte Église, car dans le feu de ta charité j'ai compris ton désir de voir l'âme se délecter de cette nourriture.

O Dieu éternel, Tu m'as vue et connue en Toi-même ; et c'est parce que Tu m'as regardée dans ta lumière que, épris d'amour pour ta créature, Tu m'as tirée de Toi en me créant à ton image et ressemblance. Pour moi, ta créature, je ne peux Te connaître sinon en contemplant en moi ton image et ressemblance. Aussi afin que je puisse Te voir et Te connaître en moi-même d'une connaissance parfaite, Tu T'es uni à nous, Tu es descendu des extrêmes hauteurs de ta Divinité jusqu'à la bassesse et la boue de notre humanité. Comme la faiblesse de mon intelligence était incapable de comprendre et fixer tes hauteurs et que Tu voulais que ma petitesse puisse contempler ta grandeur, Tu T'es fait petit, Tu as enfermé la

grandeur de ta Divinité dans la petitesse de notre humanité.

C'est ainsi que Tu T'es manifesté à nous par le Verbe, ton Fils unique. C'est ainsi que j'ai connu l'abîme de ta charité pour moi dans le Verbe. Souveraine et éternelle Trinité, Amour incompréhensible, Tu nous as manifesté et Toi-même et ta vérité par l'effusion de son Sang. Alors nous avons vu ta puissance, quand Tu as pu nous laver de nos péchés dans ce Sang. Alors Tu as manifesté ta Sagesse qui, avec l'appât de notre humanité recouvrant l'hameçon de ta Divinité, a pris le démon et lui a ôté la souveraineté qu'il exerçait sur nous. Ce Sang est la preuve de l'Amour, de ta Charité, car c'est seulement poussé par le feu de l'Amour que Tu nous as rachetés puisque Tu n'as pas besoin de nous. C'est ainsi que s'est manifestée ta Vérité qui nous a créés pour nous donner la vie éternelle. Et cette Vérité, nous l'avons connue par le Verbe, nous qui d'abord ne pouvions la connaître parce que l'œil de notre intelligence était obscurci par le voile du péché.

Rougis, aveugle créature, tant exaltée et honorée de ton Dieu, rougis de ne pas reconnaître que, poussé par sa charité sans mesure, Dieu est descendu des hauteurs de la Divinité jusqu'à la bassesse et la boue de ton humanité pour que tu Le connaisses en toi-même !

J'ai péché, Seigneur, prends pitié de moi.

O mystère admirable ! Puisque Tu connaissais ta créature avant même qu'elle existât, Tu savais qu'elle commettrait la faute et refuserait de suivre ta vérité, et cependant Tu l'as créée. O Amour incompréhensible ! O Amour incompréhensible ! A qui dis-Tu : ma fille ? Moi, je Te dis : Père éternel ! Je Te supplie, Dieu très miséricordieux, de faire part du feu de ta charité à tous tes serviteurs ; dispose-les à recevoir le fruit des prières et de la doctrine qui se répandent par ta lumière et ton amour. Ta Vérité dit : *Cherchez et vous trouverez, demandez et on vous donnera, frappez et on vous ouvrira.* Je frappe à la porte de ta vérité, je cherche, je crie en présence de ta majesté, je demande à ta clémence miséricorde pour le monde entier et particulièrement pour la sainte Église, car ton Verbe m'a enseigné qu'il faut me nourrir sans cesse de cette nourriture. Et puisque Tu le veux, ô mon Amour, ne me laisse pas mourir de faim.

O mon âme, que fais-tu ? Ne sais-tu pas que Dieu te voit sans cesse ? Sache que tu n'échappes pas à son regard. Tu

pourras parfois te cacher à la créature, mais au Créateur, jamais. Mets donc un terme à tes iniquités. Eveille-toi. C'est le temps de se lever du sommeil.

J'ai péché, Seigneur, prends pitié de moi.

Trinité éternelle, Tu veux que nous nous redressions. Si nous demeurons couchés dans le temps de la prospérité, Tu nous envoies l'épreuve. Comme un habile médecin, avec le feu des tribulations Tu brûles la plaie que n'a pu guérir l'onguent des consolations et de la prospérité.

O Père éternel, ô Charité incréée, je déborde d'admiration, car dans ta lumière j'ai compris que Tu m'as vue et connue ainsi que toutes les créatures raisonnables, toutes ensemble et chacune en particulier, avant que Tu nous aies donné l'être. Tu as vu le premier homme, Adam, et sa faute, et toutes celles qui devaient en être la suite. Tu savais que la faute s'opposerait à ta vérité, ou plutôt empêcherait la créature, séparée de la vérité, d'atteindre la fin que Tu lui destinais. Tu voyais aussi, Père éternel, les tourments qui tombaient sur ton Fils pour restaurer en grâce le genre humain et faire régner ta vérité en nous. Oui, je l'ai compris dans ta lumière, tout cela Tu l'avais prévu.

Alors, Père éternel, comment se fait-il que Tu nous as créés ? J'en demeure toute stupéfaite. Je vois que c'est bien ce que Tu m'as montré : Tu n'avais aucun motif, seul le feu de ta charité T'a contraint à nous donner l'être malgré les iniquités que nous devions commettre contre Toi, ô Père éternel. C'est le feu qui T'a contraint. O Amour ineffable, bien que ta lumière Te montrât toutes les iniquités que la créature devait commettre contre ton infinie bonté, Tu as fait semblant de ne pas les voir pour ne regarder que la beauté de ta créature dont Tu T'es épris, comme fou et ivre d'amour, et l'amour l'a tirée de Toi, et lui a donné l'être à ton image et ressemblance. C'est Toi, Vérité éternelle, qui m'as manifesté cette vérité, à savoir que l'amour T'a contraint à nous créer, malgré la prévision de nos offenses dont ta charité se détourna pour ne considérer que la beauté de ta créature ; car si Tu avais principalement regardé l'offense, Tu en aurais oublié l'amour qui Te poussait à créer l'homme. Tu le savais bien, mais Tu T'es fait prisonnier de l'amour, car Tu n'es autre chose qu'un foyer d'amour : Tu est fou d'amour pour ta créature.

Et moi, mes péchés m'ont empêché de Te connaître. Cepen-

dant, ô très doux Amour, accorde-moi la grâce de répandre mon sang pour ta gloire et l'honneur de ton nom. Fais que je me dépouille de moi-même.

Reçois en Toi, Père éternel, celui qui m'a dispensé le Corps précieux et le Sang de ton Fils. Dépouille-le de lui-même ; sépare-le de lui-même pour le revêtir de ta volonté éternelle ; lie-le à Toi par un nœud qui jamais ne se défasse, afin qu'il soit une fleur embaumée dans le jardin de la sainte Eglise.

Père très clément, donne-nous ta douce et éternelle bénédiction et purifie la face de notre âme dans le Sang de ton Fils.

Amour, Amour, je te demande la mort.

III

La greffe divine.

(à Rome, le mercredi 3 mars 1379).

O souveraine et éternelle Trinité ! O Trinité éternelle, Dieu Amour, nous sommes des arbres de mort et Tu es l'arbre de vie. O Déité éternelle, quel spectacle de voir à ta lumière l'arbre de ta créature dans sa pureté ! Tu as tiré son âme, pure et innocente, de Toi, ô souveraine Pureté, et Tu l'as unie à un corps formé du limon de la terre. Et Tu en as fait un arbre : à cet arbre doué de liberté Tu as donné pour rameaux les puissances de l'âme, la mémoire, l'intelligence et la volonté. Quel fruit doit porter la mémoire ? le souvenir. Et l'intelligence ? la connaissance. Et la volonté ? le fruit de l'amour. O arbre, dans quelle pureté t'avait planté ton Jardinier !

Mais cet arbre s'est séparé de l'innocence ; la désobéissance l'a abattu et d'arbre de vie elle l'a changé en arbre de mort. Il ne produisait plus que des fruits de mort.

C'est alors que Toi, ô souveraine et éternelle Trinité, comme ivre d'amour et folle de ta créature, voyant que cet arbre séparé de Toi, ô Vie, ne pouvait produire que des fruits de mort, Tu l'as guéri par ce même amour qui T'avait poussé à le créer : Tu as greffé ta divinité sur l'arbre de mort de notre humanité. O greffe douce et suave ! Toi, souveraine Douceur, Tu as daigné T'unir à notre amertume ; Toi, Splendeur, T'unir aux ténèbres ; Toi, Sagesse, à la folie ; Toi, la Vie, à la mort ; Toi, l'In-

fini, à nous, petits. Qui donc T'a contraint à cette union qui nous rend la vie, quand la créature T'avait fait une telle injure ? L'amour, le seul amour.

Et cette greffe a fait se dissoudre la mort.

A-t-il suffi à ta charité d'avoir contracté une union pareille ? Non. Toi, ô Verbe éternel, Tu as voulu arroser l'arbre avec ton sang ; et la chaleur du sang fait germer l'arbre, si avec son libre arbitre l'homme se greffe sur Toi, s'unit à Toi, lie son cœur et son amour, entoure la greffe du bandage de la charité et suit ta doctrine. Ce n'est pas le Père que nous pouvons et que nous devons suivre, car en Lui il n'y a pas de peine ; c'est à Toi que nous devons nous conformer, c'est sur Toi que nous devons nous greffer par le moyen des souffrances et des saints désirs crucifiés. C'est par Toi, ô Vie, en nous greffant sur Toi, que nous porterons des fruits de vie. Quand nous sommes greffés sur Toi, alors les rameaux que Tu as donnés à notre arbre mûrissent leur fruit : la mémoire se remplit du continuel souvenir de tes bienfaits ; l'intelligence Te contemple pour connaître parfaitement ta vérité et ta volonté ; et la volonté veut aimer et suivre ce que l'intelligence voit et connaît. Ainsi un rameau donne sa sève à l'autre. Par la connaissance que l'homme a de Toi, il se connaît mieux lui-même et il se hait dans sa sensualité.

O Amour, inestimable Amour, tu opères des merveilles dans la créature raisonnable ! Dieu éternel, si au temps que l'homme était un arbre de mort, Tu l'as changé en arbre de vie en Te greffant sur l'homme, Toi la Vie — (et cependant beaucoup par leur faute ne produisent que des fruits de mort parce qu'ils ne se greffent pas sur Toi, Vie éternelle) — si donc Tu as fait cela, Tu peux maintenant sauver le monde entier qui ne sait pas se greffer sur Toi. Les hommes se tiennent dans la mort de la sensualité et personne ne vient à la fontaine puiser le Sang pour arroser son arbre. Hélas ! ô Vie éternelle, Tu es au milieu de nous et Tu n'es pas connue, parce que de nous-mêmes nous ne sommes qu'ignorance.

O mon âme, misérable et aveugle, où est le cri, où sont les larmes que tu dois répandre en présence de Dieu qui t'invite sans cesse ? Où est la douleur de cœur pour ces arbres plantés dans la mort ? Où sont les désirs angoissés qui fléchissent la divine Pitié ? Il n'y en a pas en moi, parce que je ne me suis pas encore perdue moi-même ; si je m'étais perdue et si j'avais

cherché Dieu seul, la gloire et la louange de son nom, est-ce que mon cœur ne s'échapperait pas de mes lèvres? Mais je n'ai jamais produit que des fruits de mort parce que je ne me suis pas greffée sur Toi.

Quelle éclatante lumière, quelle dignité reçoit l'âme vraiment greffée sur Toi! O largesse sans mesure! La mémoire nous rappelle que nous sommes obligés de T'aimer et de suivre la doctrine et les exemples du Verbe, ton Fils unique; mais nous ne le pourrions pas sans la lumière de la Foi. Alors l'intelligence fixe cette lumière pour connaître, et aussitôt la volonté aime ce que contemple l'intelligence : les rameaux se communiquent l'un à l'autre les fruits de vie.

Où les prends-tu, ces fruits de vie, ô arbre qui par toi-même es stérile et mort? De l'Arbre de vie : si tu n'étais pas greffé sur Lui, tu ne pourrais de toi-même produire aucun fruit, car tu n'es rien.

O Vérité éternelle, ô Amour inestimable, de même que Tu as produit pour nous des fruits de feu, d'amour, de lumière et le fruit de la prompte obéissance qui Te fit courir, ivre d'amour, à la honteuse mort de la croix, et que Tu nous as donné ces fruits en vertu de la greffe de ta divinité sur notre humanité et de la greffe de ton corps sur le bois de la croix; de même l'âme vraiment greffée sur Toi ne peut porter d'attention qu'à ta gloire et au salut des âmes, elle devient fidèle, prudente et patiente.

Rougis de honte, ô homme qui par tes péchés te prives d'un si grand bien et t'exposes à de si grands maux. Tes bonnes œuvres ne peuvent servir à Dieu, ni tes offenses Lui nuire; mais Il daigne se réjouir si sa créature produit des fruits de vie qui deviendront un fruit infini et lui permettront d'atteindre la fin bienheureuse pour laquelle Il nous a tous créés.

J'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi.

O Vérité éternelle, unis-Toi, greffe sur Toi ceux que Tu m'as donnés et que j'aime d'un amour de prédilection, pour qu'ils produisent des fruits de vie.

O infinie Bonté, quand Tu fais descendre sur l'âme unie à Toi la rosée de la lumière surnaturelle, Tu lui donnes le repos et la paix intérieure : ainsi en répandant la rosée de tes serviteurs Tu dissiperas la guerre et les ténèbres et Tu rendras la paix et la lumière à ton Epouse. Fais-le, je t'en supplie, Père bon et miséricordieux, ô doux Seigneur!

J'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi.

Les idées et les livres

CHRONIQUE

La première éducation de la piété

La formation de la piété chez les enfants, surtout chez les tout petits, est un problème beaucoup plus important et d'une plus grande complexité que certains éducateurs ne seraient peut-être tentés, pratiquement du moins, de le croire. Il a été posé dans un excellent article de la *Revue des Jeunes*, du 10 novembre 1919, intitulé : « Le problème de la première formation religieuse », et signé Marie Fargues. L'auteur ne nous y donne pas seulement, condensée en quelques pages lumineuses et pleines, la substance de ses réflexions sur cette matière, mais aussi, semble-t-il, le fruit de ses expériences personnelles. Sa théorie n'est point bâtie en l'air. La pensée y garde un contact direct avec la réalité concrète. Un principe qui nous paraît tout à fait juste parce qu'il s'appuie non pas sur des doctrines *a priori*, mais sur l'observation des faits, domine cette étude : C'est que l'âme de l'adulte est déjà formée quant à ses idées essentielles et à ses habitudes foncières, dans l'âme de l'enfant de sept ans. L'âge, l'expérience, les influences, la libre volonté y apporteront des modifications dont la nature et la portée varieront selon les cas individuels. Il pourra arriver aussi, exceptionnellement, que la vie transforme radicalement ce fond d'expériences et d'idées premières. Mais même alors il restera, sous-jacentes à la nouvelle orientation, des empreintes originelles que rien n'effacera, parce que la continuité qui relie tous les actes d'une vie consciente n'est jamais entièrement rompue.

Ce que l'auteur de l'article dit de l'éducation religieuse en général doit s'appliquer, d'une façon très directe et au même titre, à la formation de la piété qui en est une des branches

les plus importantes. Les sciences pédagogiques ont fait de réels progrès depuis un certain nombre d'années. Elles s'efforcent, avec succès, de mieux adapter leurs méthodes à la psychologie enfantine. De plus en plus on abandonne la pratique rigide qui présentait la vérité à l'esprit des enfants et des adolescents sous la même forme austère qu'aux adultes. De ces progrès récents on fera bénéficier non seulement l'enseignement théorique du catéchisme, mais encore l'éducation de la piété. A une époque de décadence religieuse comme la nôtre, où l'ambiance des milieux n'établit plus de compensation pour l'insuffisance de la première formation religieuse, il importe souverainement de briser avec ce que les anciennes méthodes avaient de routinier et de stérile. On se contentait peut-être trop, jusqu'à présent, de graver des formules toutes faites dans l'esprit des enfants, et on ne se préoccupait pas assez de leur en révéler, en l'adaptant, bien entendu, à la capacité de leur âge, la signification vivante. Que de fois n'avons-nous pas rencontré des prêtres qui avaient leur conscience en paix et qui se trouvaient satisfaits de leurs efforts quand ils pouvaient constater que l'enfant savait très bien « la lettre du catéchisme » ! Ils se persuadaient que plus tard, quand l'intelligence aurait pris son plein développement, elle trouverait, enfouies dans les vieux souvenirs, ces précieuses formules dont elle briserait alors l'écorce pour y découvrir et en extraire le suc vivifiant. Il y a là un préjugé absolument démenti par l'expérience. D'abord ces formules ne restent pas toutes : elles s'évanouissent, pour la plupart, chez le jeune homme, au contact des premières expériences et dans le tumulte des passions naissantes, ou simplement par le seul effet du temps, créateur d'oubli. Quant à celles que, par hasard, il retrouve, il n'en subit l'influence pour la direction de sa vie morale, quand il consent à la subir, que d'une façon très superficielle.

Le supplément d'instruction religieuse que certains reçoivent après la première communion, — catéchismes de persévérance ou cours proprement dits, — ne modifie guère, si l'on garde les vieilles méthodes, un tel état de choses. Ici encore la lettre tient beaucoup plus de place que l'esprit ; la formule joue un plus grand rôle que la réalité qu'elle renferme. La doctrine, au lieu d'apparaître directement dans sa splendeur et sa beauté, se cache sous des apparences dont l'austérité éloigne l'esprit du jeune homme. Les aspects vivants et attrayants de la vérité font place à une terminologie, exacte comme expression, mais froide et stérile.

Deux inconvénients, très graves l'un et l'autre, peuvent en résulter, et en résultent, en effet, très souvent : la perte de la foi, ou, quand la foi reste intacte, le formalisme de la croyance

et le formalisme de la pratique religieuse. Nous trouvons un exemple très caractéristique du premier dans le beau livre récemment paru où le Dr Ghéon, qui fut médecin militaire, raconte sa conversion miraculeuse (1). Il se plaint de l'insuffisance d'instruction religieuse qu'il avait reçue au collège. Il montre comment ses professeurs de lettres et de sciences savaient donner de l'intérêt à un enseignement qu'ils adaptaient à la fois aux progrès pédagogiques modernes et aux légitimes exigences de jeunes esprits avides de vérité, tandis que son aumônier, doué des meilleures intentions, mais figé dans des « abstractions » froides et esclave de méthodes vieillies, étouffait en eux, sans le vouloir, le goût des mystères divins (2). Le cas de Ghéon est fréquent, il faut bien le reconnaître, dans nos milieux catholiques. Chacun de nous a pu le constater bien des fois. Sans doute, ces imperfections pédagogiques ne sont pas les seules causes des défections nombreuses arrivées dans de semblables conditions. Mais on peut les considérer, sans exagération, comme prépondérantes.

La foi, heureusement, ne disparaît pas toujours. Mais elle ne garde, souvent, qu'un contact très lointain et très ténu avec ce qui fait le fond et la trame même de la vie morale. Les formules apprises et les croyances reçues restent isolées, inactives et comme momifiées au sommet de l'intelligence, pendant que se déroulent, sur un plan inférieur et indépendant, les actes multiples de l'existence quotidienne. C'est ce que l'on a appelé très justement les formalismes « de la croyance » et de « la pratique religieuse » (3); deux des plus grands fléaux qui aient atteint l'âme des générations chrétiennes contemporaines. Le premier oublie que les dogmes sont l'expression de réalités saintes et vivifiantes, dont il faudrait chercher à pénétrer de plus en plus le sens intime. Au lieu d'en dévoiler progressivement la splendeur au regard de l'esprit et d'y puiser ces flots de lumière divine sans lesquels toute activité humaine est condamnée à se mouvoir dans les ténèbres de la mort, — *in tenebris et in umbra mortis* (Luc., 1) — il les tient isolés, tels des « théorèmes abstraits », dans le domaine d'une idéologie inerte. Or, le chrétien qui arrête ainsi le rayonnement de la vérité surnaturelle et dont la foi consiste dans l'acceptation passive de quelques propositions reçues et gardées à la façon du talent inutilisé de l'Évangile, tombe bientôt fatalement dans le « formalisme de la pratique religieuse. Il accomplit

(1) *L'homme de la guerre : témoignage d'un converti.* Paris, 1919.
(2) Ibid.
(3) *Revue dominicaine*, St-Hyacinthe (Canada). Deux articles du P. Forest parus en novembre 1917 et décembre 1919.

alors des gestes rituels ; il se livre aux pratiques du culte qui lui sont imposées par l'Église ; il y est même rigoureusement fidèle. Mais cette exactitude extérieure lui suffit pour se croire en règle avec Dieu et pour maintenir sa conscience dans la paix. Il ne songe pour ainsi dire pas à découvrir les richesses doctrinales renfermées dans l'ensemble des cérémonies et des sacrements de l'Église, ni à les utiliser pratiquement pour la sanctification de son âme et pour son salut. « Un formaliste c'est donc un homme qui met toute sa confiance dans des dehors qu'il observe avec fidélité comme s'ils étaient à eux-mêmes leur fin ; un homme qui oublie que la religion extérieure, vérités ou pratiques, n'a qu'un but, évoquer, élever et fortifier la vie divine que nous portons en chacun de nous. On n'est donc pas formaliste *par le fait qu'on observe scrupuleusement la lettre des préceptes, mais par le fait qu'on en néglige l'esprit.* » (*L. cit.*, p. 360).

Il y a donc des améliorations à apporter dans les méthodes d'éducation de la piété chez les enfants. Pour les tout petits, pour ceux qui ont de 3 à 6 ans, nous recommandons l'excellente méthode déjà bien connue de Mlle Gahéry (1). Elle consiste en des « tableaux animés », où l'on place, au fur et à mesure de la marche du récit ou des explications, les personnages et les accessoires mobiles. Les enfants sont d'autant plus saisis par cette action qu'on leur laisse la liberté d'y prendre une part effective par leurs réflexions et leurs indications personnelles. L'application de cette méthode a permis à Mlle Gahéry de préparer à la première communion privée, dans un des quartiers les plus populeux de Paris, un grand nombre d'enfants élevés en dehors de toute idée religieuse. Ce procédé ingénieux et si simple en même temps produit les meilleurs résultats partout où il est employé. Excellent moyen d'accumuler le trésor des premières expériences et des premières idées qui formeront cette âme d'enfant de sept ans dont nous parlions plus haut. Jusqu'à cet « âge de raison », on doit de préférence agir sur les sentiments qui sont alors très vifs et très accessibles, et ne s'adresser à l'intelligence que dans la mesure progressive de son développement. Qu'on ne craigne pas de graver dans l'âme des tout petits, dès qu'elle commence à s'ouvrir à la vie, des impressions religieuses très fortes, dont la trace ne s'effacera plus et qui deviendront ensuite des auxiliaires précieux pour le libre accomplissement du devoir. C'est déjà le rôle des mères auprès des enfants qui sont encore au berceau. Celles qui les entourent, dès ces premiers instants,

(1) A Thonon-les-Bains (Hte-Savoie).

d'une atmosphère de divin en leur montrant par exemple des images pieuses, en leur faisant baiser le crucifix, en leur apprenant à épeler les noms de Jésus et de Marie, comprennent parfaitement leur mission. La méthode de Mlle Gahéry peut être adoptée un peu plus tard par elles : car elle a l'avantage de former ces impressions par un ensemble de moyens adaptés aux goûts et aux capacités naissantes des enfants dont la raison s'éveille à peine : tableaux vivants, exemples animés, histoires merveilleuses, etc... Les « esprits forts » qui verraient en cela une atteinte aux droits de la liberté humaine deviennent, heureusement, de plus en plus rares. Si leurs objections avaient quelque valeur, il faudrait supprimer toute sorte d'éducation. « Le rôle de l'éducateur n'est-il pas, dans tous les domaines « qu'il aborde, de forger des chaînes, — ou des armes ! — de « dresser des gardes-fous, de peser sur la liberté dans le sens « de ce qu'il croit le bien, pour faire échec aux pesées exercées « par les mille puissances du mal » (1).

L'intelligence et la raison retrouvent plus tard leurs droits. Quand elles se feront aptes à comprendre directement, par elles-mêmes, les enseignements religieux, on devra leur donner pleine satisfaction. Ainsi, au point de vue spécial qui est le nôtre, on ne se contentera pas de dire à l'adolescent et au jeune homme : « Fais ta prière, assiste à la messe, va te confesser, fais la sainte communion, sois pieux. » Des préceptes ainsi formulés, justifiés seulement par l'autorité humaine qui les formule, sont souvent, — l'expérience de tous les jours le prouve, — le vrai moyen de les rebuter de ces pratiques. Il faudra donc s'appliquer à les appuyer sur tous les motifs qui peuvent concourir à former dans l'homme des convictions et des croyances chrétiennes vraiment raisonnées et agissantes, c'est-à-dire le contraire du « formalisme ». Ce sera le moment opportun d'expliquer, sous une forme appropriée à chaque cas concret, la doctrine à la fois si belle et si juste, admirablement développée ici même sur la *Vie chrétienne*, par le P. Gardeil : de montrer que la fidélité à nos devoirs chrétiens est beaucoup plus qu'un service, qu'une morale, qu'un culte même ; qu'en nous élevant jusqu'à la pratique de la Charité, et en nous faisant entrer en communion avec la vie même de Dieu, elle donne à notre être humain une dignité et une grandeur qui dépassent à l'infini toutes les exigences de notre nature créée.

Fr. M.-Fr. Cazes, O. P.

(1) Revue des Jeunes, *l. cit.*, p. 301.

LES LIVRES

R. P. Hugueny, O. P. : *Psaumes et Cantiques du petit office de la Sainte Vierge. Traduction-Commentaire-Méditation* (Tournai. 1916).

« Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. » Ce mot de La Bruyère serait-il vrai aussi pour les Psaumes ? Le P. Hugueny ne l'a pas cru — et il faut l'en féliciter — malgré les nombreux travaux parus dans le cours des siècles sur cette importante partie de l'Ancien Testament. Et sans doute nos lecteurs ne le croient pas davantage, après l'excellent commentaire publié, dans cette Revue, sur le psaume 1er, *Beatus vir*. Nous voudrions précisément prendre occasion de cette série nouvelle, pour signaler à l'attention des âmes éprises de vie intérieure le travail à la fois savant et pieux que le P. Hugueny nous a déjà donné sur les *Psaumes et Cantiques du petit Office de la Sainte Vierge*.

Il est bien vrai, certes, que les Psaumes gardent leur valeur de prière individuelle ou sociale chez ceux qui, même sans les comprendre, les récitent pieusement. Ils peuvent aussi devenir « une prière réconfortante pour ceux-là même qui ne les ont pas étudiés spécialement, pourvu que les sentiments religieux des versets qu'ils comprennent, trouvent dans leur cœur un facile écho » (Introd., p. 3). Pourtant, « quoiqu'il faille lire les Psaumes avec son cœur plus qu'avec son esprit » (p. 4), l'esprit n'en reste pas moins le grand pourvoyeur d'idées, de sentiments ou d'images où s'alimente notre vie divine, et ceux-là, en effet, se privent de la plus abondante de toutes les richesses, dont l'intelligence demeure fermée aux multiples sens des paroles de Dieu. Retrouver, à travers les différentes versions, le sens littéral exact, qui est l'indispensable fondement de toute interprétation sérieuse des Psaumes, enrichir ensuite ce sens premier par de judicieux emprunts aux meilleurs commentateurs et surtout par cette abondante moisson d'idées ou de sentiments qu'a inspirés à l'auteur l'assidue méditation de son thème, tel est le but du P. Hugueny. Ainsi compris, son ouvrage sera pour beaucoup d'âmes la clef d'un trésor qui renferme, au dire de saint Basile, « une théologie achevée » (S. Basile, *In Ps.* 1).

Écrire sur les Psaumes, c'est un peu comme les chanter, et c'est donc une prière. Cette prière, le P. Hugueny la fait lui aussi — comme il convient — avec son esprit et avec son cœur. La part de l'esprit, l'auteur la dissimule volontiers dans une œuvre qu'il veut être œuvre de piété plutôt qu'œuvre de science, et il faut lui en savoir gré, étant donné le but poursuivi. Pourtant, sa traduction comme son commentaire ne sont que le fruit d'une judicieuse utilisation des travaux de l'exégèse, de la critique textuelle et de l'histoire. Si l'auteur a écarté de son texte les discussions qui n'eussent fait que l'alourdir, ses conclusions n'en sont pas moins appuyées sur les plus sérieuses recherches. On trouvera là un modèle de cette science bien française donc la solidité n'exclut pas l'agrément.

Mais si les considérations de l'esprit sont bonnes, si « elles ont leur place dans notre vie spirituelle, elles ne sont que la préparation du cri du cœur dans lequel s'achève la prière » (p. 363). « Les psaumes — écrit le P. Hugueny — sont la romance des âmes éprises de Dieu, le chant du pays compris de ceux-là seuls qui se sentent exilés dans ce monde inférieur et qui soupirent non seulement après les joies du ciel de l'au-delà, mais après celles du ciel ici-bas commencé par la vie de la grâce que nous donne Jésus. Il faut vivre cette vie pour en aimer les chants » (p. 3). On pourrait ajouter avec la même vérité : Il faut en aimer les chants pour mieux vivre cette vie. Car les psaumes supposent déjà, pour être pleinement goûtés, cette préparation que l'auteur qualifie justement de « principale », et qui n'est autre que la vie chrétienne « avec le jeu normal et continu de ses mouvements de foi, d'espérance, de charité, de pénitence » (Ibid.). Mais voici que, sur ce fonds, les Psaumes viennent jeter leur semence, comme fait le laboureur sur une terre bien préparée. Et sous leur bienfaisante influence l'âme s'élève doucement. Il n'en est, en effet, peut-être pas un qui ne lui rappelle l'absolue souveraineté de Celui qui « a dit et tout a été fait » (Ps. 148).

Mais il ne suffit pas de percevoir nettement cet ordre qui met Dieu et la créature à la place qui leur revient. Cet ordre il faut le réaliser, et cela ne va pas pour nous sans lutte. Comment l'âme trouvera-t-elle la confiance et le courage qui la feront victorieuse ? Les psaumes graduels surtout le lui apprendront. Comme ils soutenaient autrefois le pèlerin qui montait à la Cité Sainte, ils conduisent aujourd'hui les âmes généreuses dans leur ascension vers Dieu. Et ces âmes trouveront dans le psaume 44 « *Eructavit* » et dans son beau commentaire, le secret de l'union à laquelle elles aspirent, dans l'ineffable lien des noces mystiques.

L'œuvre de la restauration de toutes choses dans le Christ,

si heureusement inaugurée par Pie X, appelle encore tous nos efforts, malgré d'indéniables et consolants résultats. Le livre du P. Hugueny y vient aider puissamment en ramenant nos esprits vers une forme de prière que notre siècle est trop tenté de délaisser. Qui n'a déploré l'abandon trop fréquent de l'office des Vêpres, dont les psaumes constituent précisément l'élément essentiel ? Avec quelle facilité n'y réduit-on pas souvent le nombre de ces psaumes, au profit de cérémonies bonnes sans doute en elles-mêmes, mais dont l'ensemble n'a plus des *Vêpres* que le nom ? Il est temps de réagir et de ne plus priver les fidèles des richesses que les psaumes leur apportent en les mettant à même d'en pénétrer le sens. Un ouvrage comme celui que nous signalons peut contribuer heureusement à ce résultat. Souhaitons qu'il multiplie le nombre des âmes qui non seulement savent, mais comprennent et sentent que « les psaumes contiennent toutes sortes de prières et l'expression de chaque sentiment qui peut nous survenir dans nos relations avec le ciel, depuis la joie la plus élevée jusqu'au plus profond chagrin » (1). N'ont-ils pas été la prière préférée de Notre-Seigneur, et les paroles qui furent murmurées sur la Croix ne sont-elles pas paroles des Psaumes? On voyait autrefois le Psautier, écrit le P. Lacordaire, « sur la table du pauvre comme sur le prie-Dieu des rois » (2). Il retrouvera la même fortune si des livres comme celui du P. Hugueny apprennent aux âmes que nulle parole ne saurait chanter plus éloquemment leur prière que ces paroles divines dont la jeunesse, mieux encore que celle de l'aigle, se renouvelle sans fin.

M.-V. Bernadot.

Henri Ghéon : **L'homme né de la guerre**. *Témoignage d'un converti.* (Nouvelle Revue française).

Les œuvres de Dieu sont admirables : on ne peut se lasser de répéter ces mots en présence du miracle de la grâce que relatent ces pages. Qu'un baptisé, qui a vécu du Christ et senti monter en son âme, telle une sève vivifiante, la grâce surnaturelle affluant en lui du cep sur lequel il a été greffé, se détourne de son Maître et vive pendant des années « sans Dieu et sans besoin de Dieu » (p. 15), — et puis, longtemps après, sente à intervalles rapprochés la même grâce, qu'il ne reconnaît pas encore, s'insinuer comme par le passé au plus intime de son être et tendre de tout son pouvoir à fixer à nouveau la

(1) Wisemann, *Mélanges*.
(2) *Lettres à un jeune homme*.

pauvre âme désorientée sur l'Arbre puissant qui la doit porter et rendre féconde : n'est-ce pas là le triomphe de l'Amour divin, dont le Prophète chantait : « Je t'ai aimé d'un amour éternel, et c'est pourquoi j'ai prolongé pour toi la miséricorde » ? (Jer., xxxi, 3.) Tout sert à la Providence divine pour réaliser son but : les élévations d'une âme ardente vers le Beau et l'Art, les événements les plus ordinaires comme les cataclysmes les plus terribles, l'influence produite sur nous par le coudoiement des individus, l'exemple de tel ou tel, le rayonnement discret d'une sainteté que nous ne soupçonnons point...

Pour Henri Ghéon, ce dernier élément surtout fut influent. Sans raison apparente, le capitaine Dupouey prend sur lui un ascendant considérable; ascendant qui reste mystérieux, car ce n'est guère qu'après la mort de « son saint » que Ghéon arrivera à le vraiment connaître. Le souvenir de Dupouey, sans qu'il puisse s'expliquer pourquoi, deviendra pour lui quelque chose comme une hantise — mais hantise bienfaisante. Après la mort du capitaine, qu'il n'a vu que trois fois, Ghéon entrera dans une intimité toujours plus grande avec lui. Quelle révélation, quand l'Aumônier lui découvre la sainteté de celui qu'il pleure !... « J'attendais tout, je n'attendais pas tant, faute de concevoir un idéal plus grand que l'homme. » Et cette sainteté explique tout : « le prestige de Dupouey, ma timidité devant lui, mes pleurs étranges quand il meurt, ma certitude intime de sa gloire, tous mes pressentiments d'hier et toute ma joie d'aujourd'hui »... (p. 96-97).

Est-ce donc la conversion? Non encore; mais s'il n'y a pas déjà le changement total, Ghéon est cependant « enrichi » (p. 100) : « Le fond est demeuré païen... pourtant je m'endormirai chaque soir dans la pensée de l'assomption de notre ami » (p. 101). — Nous le disions plus haut : la grâce par intermittences arrive jusqu'à cette âme, méritée sans doute par le sacrifice de son ami; — et elle n'aura de cesse qu'elle l'ait à nouveau incorporée au Christ.

Cela se fera lentement, non sans quelque essai de résistance, Mais la traction miséricordieuse se fait sentir plus forte, lorsque les obstacles redoublent. Un jour, Ghéon tout étonné. « après vingt-cinq ans de silence », retrouve au fond de son passé les mots « plus beaux et plus efficaces que ne sont les mots humains » du *Notre Père*. Nouvelle révélation : « Au ciel, où j'aspirais sans croire, je n'avais encore qu'un saint et qu'un ami; j'y ai maintenant un Père, notre Père à tous » (p. 159). Les choses désormais vont se précipiter; entité mystérieuse, la grâce va se faire plus pressante : c'est celle de la Communion des saints : « l'onde de la prière commune m'enveloppe » (p. 180), elle le conduira jusqu'au Père G..., jusqu'à la confession, jusqu'à la communion...

« Je n'aurai lutté, mon Dieu, ni pour Vous perdre,... ni pour Vous ravoir » (p. 17). Mais ce n'est pas en vain que le Christ est mort le Vendredi-Saint sur le Calvaire; ce n'est pas en vain que, depuis l'Ascension du Christ, d'autres s'immolent pour continuer le sacrifice rédempteur... Puissent toutes ces âmes rachetées de l'inestimable prix du sang d'un Dieu, comprendre, comme notre auteur, ce splendide but de l'existence : « Servir! par la prière et par les actes. Telle est la loi de Dieu. Et c'est desservir que pécher. »

M.-R. Cathala.

R. P. Thomas Pégues, O. P. : *La Somme théologique de S. Thomas d'Aquin en forme de Catéchisme pour tous les fidèles.* (Toulouse, 1920.)

On a déjà souvent signalé l'art merveilleux avec lequel ce livre met à la portée de toutes les intelligences les trésors de doctrine renfermés dans la Somme Théologique de S. Thomas d'Aquin. Le succès s'en est affirmé si grand qu'une nouvelle édition s'est imposée, et il nous plaît de reconnaître, en annonçant cette réimpression, les hautes qualités d'un ouvrage à la fois si solide et si intéressant. Plus que jamais d'ailleurs, une irrésistible soif de vérité se fait sentir dans tous les esprits, et la guerre, en les rappelant vigoureusement aux réalités, n'a fait qu'accentuer le mouvement qui les porte à se dégager de la nuée des fausses doctrines. A cette œuvre d'assainissement des âmes, l'ouvrage du P. Pégues contribue puissamment. Il sera particulièrement utile à nos lecteurs, à ceux surtout qui n'ont point le temps ou la facilité de recourir au texte du Docteur Angélique. La vie ascétique et mystique n'est en effet que la perfection de la vie chrétienne. Elle suppose donc — comme l'a fort bien montré dans notre Revue même le P. Garrigou-Lagrange — toutes les lumières de la théologie dogmatique et morale. Ces lumières, l'ouvrage du P. Pégues les condense en un magnifique faisceau. Il permet aussi d'acquérir ce fondement solide auquel la vie mystique peut sans crainte ajouter son couronnement.

F. J.

Avec la permission des Supérieurs.

Imprimatur : ✝ Augustinus, archiep. Tolosanus.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne).